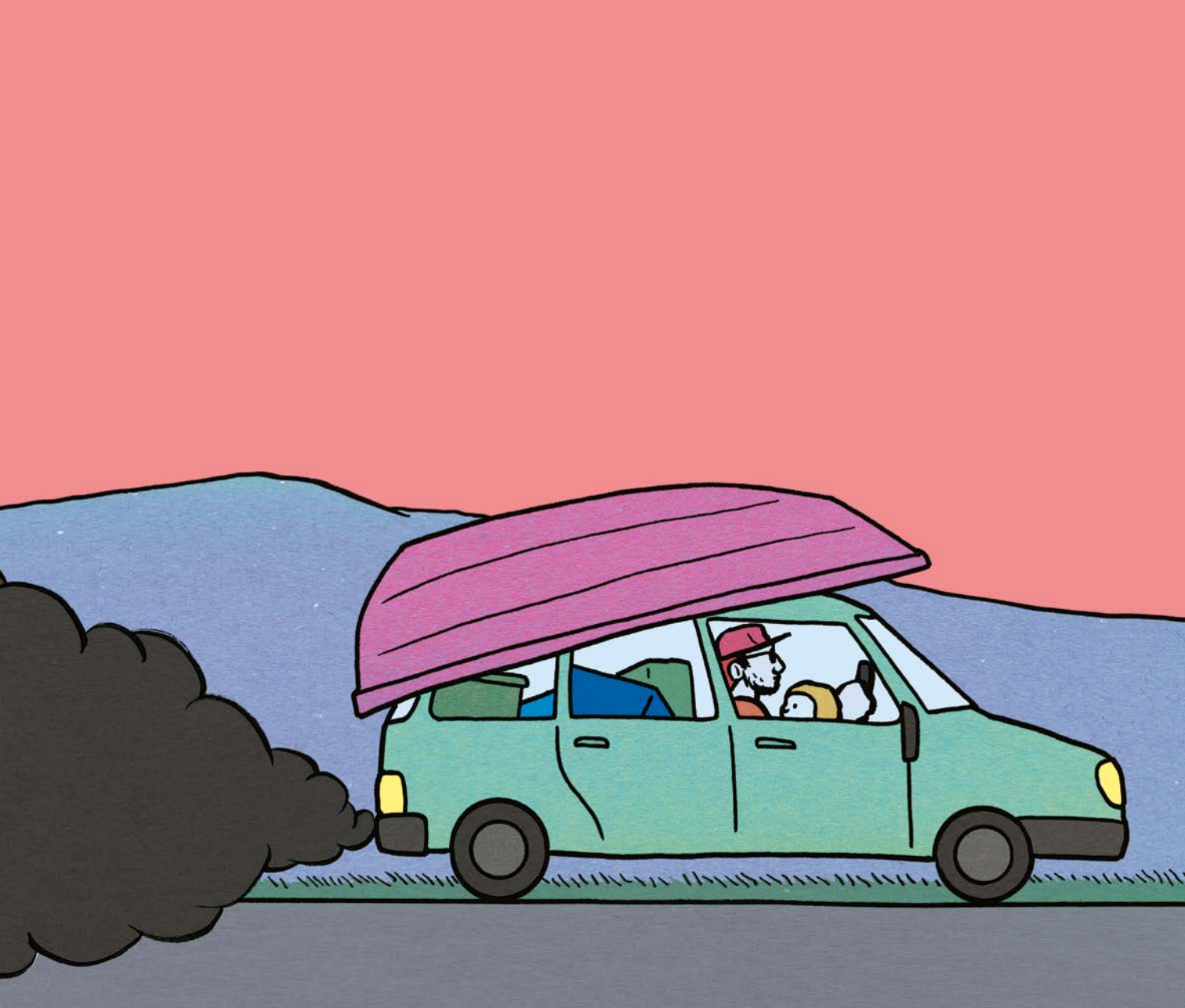
Adrien Albert

Tout sur votre auteur préféré • l'école des loisirs







Conception et rédaction : Anaïs Vaugelade
Maquette : Amélie Mondésir

© 2026, l'école des loisirs, Paris
Loi numéro 49 956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : septembre 2026
Dépôt légal : septembre 2026
Imprimé en France par Sprint
ISBN 978-2-211-35745-6

Adrien Albert



l'école des loisirs
11, rue de Sèvres, Paris 6e



Sommaire

Adrien vu par Anaïs Vaugelade, son éditrice 7

Une bibliographie racontée 13

Adrien vu par A., le garçon au jogging violet 24

Adrien répond à la question des CP de l'école du Port-au-Blé, à Rezé 26

Notre Boucle d'or: comment s'élabore un album ? 31

Adrien vu par Claire Braud, son amoureuse 40

Adrien vu par Nina, muse de *Papa sur la Lune* 43

Adrien vu par Nicolas G., professeur de dessin à Paris 43

Adrien répond aux questions de Mathilde Wagman, critique littéraire 45

Adrien répond à la question de la classe unique de Quintillan, Corbières 94



Carnet de recherches pour *Seigneur Lapin*

Adrien vu par…

Anaïs Vaugelade, son éditrice

Nous étions en 2001, et Arthur Hubschmid* m'avait demandé de me charger du comité de lecture de *l'école des loisirs*. Cela représentait une centaine d'enveloppes chaque semaine, à répartir entre Romans et Albums. C'est dans l'une de ces enveloppes que j'ai rencontré Adrien Albert.

Ce qu'Adrien avait envoyé, ce n'était pas à proprement parler un album pour enfants (d'ailleurs, on n'en trouvait jamais, dans ces enveloppes). L'envoi d'Adrien, c'était une compilation de fables d'inspiration chinoise, écrites par l'une de ses amies, chaque texte étant orné d'une enluminure, d'inspiration chinoise elle aussi. Pas un album, donc. Et il faut savoir que je déteste les enluminures et la décoration en général.

Mais dans cet entrelacs de lapins et de dragons, il se passait des choses. Le regard du dragon nous racontait, sans un mot, qu'il avait bien envie de croquer le lapin. Le lapin, lui, faisait sa tête de lapin « dans les phares », sans un mot non plus.

Alors, j'avais ajouté au bas du courrier de refus type quelques mots engageants, pour dire, en substance, « on ne va pas vous publier, Monsieur Albert, mais on vous a bien vu ».

J'ajoutais souvent des mots engageants au bas des courriers de refus ; ça prenait un temps dingue, mais il me semblait que cela faisait partie du travail. Séparer les bons livres des mauvais, c'est à la portée de n'importe qui. Mais les livres les meilleurs sont rares et, surtout, ils le sont

* L'éditeur historique de la collection des Albums de *l'école des loisirs*

rarement du premier coup. Souvent ils paraissent d'abord disgracieux, tels de vilains petits canards qui n'ont pas compris encore leur nature de grand beau cygne. Et c'est là que le métier d'éditeur devient passionnant.

Si on trouvait extrêmement rarement des livres valables, lors de ces comités de lecture, on croisait souvent des gens singuliers, drôles, habités, en tout cas des gens qu'on n'avait pas du tout envie d'offenser ou, pire, d'endommager. D'où les petits mots.

Et Adrien a répondu à mon petit mot par une seconde enveloppe, avec dedans un album, un vrai, cette fois. Un album sans texte, mais avec, indiscutablement, une histoire : c'était la toute première version de l'album *Seigneur Lapin*.

L'Adrien Albert de cette époque n'était pas tout à fait celui que vous connaissez.

Ses dessins étaient noirs, torturés, couverts de petits « traits-traits » nerveux, attestant de ses affres de jeune homme, mais en même temps ils étaient drôles, et abritaient cent détails, comme autant de mini-récits dans le récit. D'une certaine façon, ce premier livre, *Seigneur Lapin*, était un coup de maître. Pour pouvoir raconter à des petits ses authentiques questionnements de jeune adulte (qu'est-on prêt à faire par Amour ?), Adrien a cherché une façon, un bricolé de peinture médiévale et de jeu vidéo, une forme compréhensible par n'importe quel lecteur, de n'importe quel âge.



Carnet de recherches pour *Seigneur Lapin*

Bien souvent les auteurs jeunesse s'imaginent que, pour parler à un enfant, il faut restreindre ses sujets, parler « enfant », se déguiser en Mickey. Or, moi, j'ai la conviction qu'on peut tout aborder, dans un livre pour enfants. Tout, mais pas n'importe comment. Dans l'appellation « livres pour enfants » ce qui m'importe le plus, ce n'est ni le mot « livre » ni le mot « enfant » ; c'est le mot « pour ».

« Pour » indique qu'il y a une adresse.

Un destinataire, et aussi, un locuteur.

Et bien sûr quelque chose qui circule, et va de l'un à l'autre.

Cette tension est celle dont sont faits les auteurs que je préfère.

Quand j'accueille un nouvel auteur à *l'école des loisirs*, il y a toujours un moment où je lui lis des livres. On s'installe, et je lis, je mets le ton, je montre les images. Je choisis des livres en rapport avec le projet qui nous occupe, bien entendu, que ce soit un rapport graphique, ou thématique, ou structurel… Mais si je lui lis des livres, c'est surtout pour lui donner à entendre l'*état d'esprit* qui traverse le catalogue de *l'école des loisirs*.

Souvent on m'a demandé de définir ce qu'était un « bon livre de *l'école des loisirs* », et chaque fois je sèche. C'est impossible à dire, un *état d'esprit*.

Bien sûr on peut lister les prédécesseurs : Ungerer MAIS AUSSI Sendak, Claude Ponti MAIS AUSSI Nadja, Philippe Dumas MAIS AUSSI Catharina Valckx, Chen Jiang Hong MAIS AUSSI Stephanie Blake…

On peut essayer des qualificatifs : narratif ? drôle ? singulier ? tendre ? On peut aussi donner des principes : scrupule, respect, responsabilité mais en même temps liberté… Sauf que tous les éditeurs jeunesse revendiqueront la même liste – or, tous ne publient pas les mêmes livres.

J'ai essayé plusieurs fois, je n'arrive jamais qu'à un entrelacs de paradoxes. Qui forme, en quelque sorte, le « moule du gâteau ». On ne peut pas dire ce qu'est un bon livre de *l'école des loisirs*, mais on peut proposer le moule, le joli plat beurré. À chaque auteur d'inventer sa recette, d'y couler sa préparation.

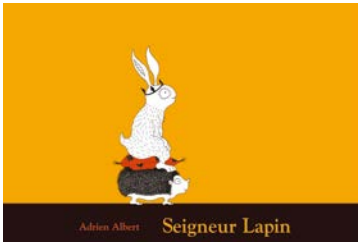
Voici celles d'Adrien Albert : bon appétit !





Zélie et les Gazzi, 2027

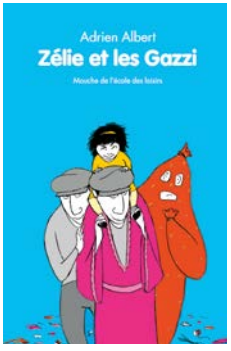
Une bibliographie racontée



Une histoire d'amour : *Seigneur Lapin* • 2008

On a volé le collier de la princesse Lapin ! À partir d'un dessin de lapin trouvé dans une enluminure du Moyen Âge, et du déplacement latéral des premiers jeux vidéo, Adrien raconte la quête d'un anti-héros, Seigneur Lapin, parti à la poursuite du bijou volé… par un sbire du diable. Tant pis pour le bijou ! À la place, Seigneur Lapin rapportera un gros mensonge, une belle histoire. Et la princesse ne l'en aimera que plus.

C'est une épopée qu'Adrien nous raconte sans texte, tout en images.

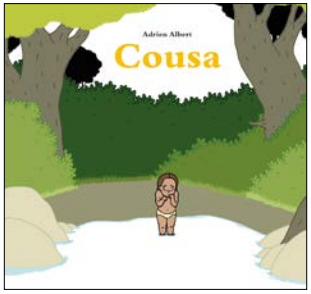


Nouvelle édition
en 2027

Une histoire de formation professionnelle : *Zélie et les Gazzi* • 2010 (réédition augmentée 2027)

C'est le deuxième album et il va bien falloir se mettre à écrire.

Un soir, chez lui, en écoutant une chanson des « Frères Jacques », Adrien dessine ces bandits idiots. Puis il les fait dialoguer, comme quand on joue avec des figurines… Avec du recul, Adrien dit que ces trois ignorants qui apprennent à fabriquer des déguisements pour gagner des sous et ne plus s'ennuyer racontaient inconsciemment son entrée en littérature jeunesse.



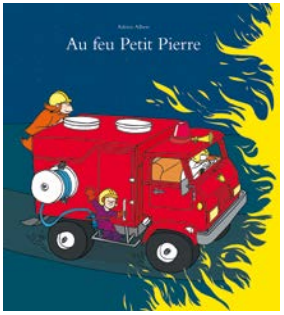
Une histoire de rencontre : *Cousa* • 2010

Ce troisième livre ne se laissait pas écrire. Adrien raconte : « Chaque semaine, j'apportais à mon éditrice des versions toutes plus abracadabrantes les unes que les autres. [Regard navré de l'éditrice.] Puis un jour, dans le métro, une dame s'est approchée de moi – je devais avoir l'air à bout de nerfs –, elle m'a tendu une crème et m'a montré comment je devais me masser les mains, on aurait dit une bonne fée… La nuit suivante, j'ai rêvé d'un dessin d'ours. Au réveil, je l'ai dessiné… » Et voilà. *Cousa* raconte l'histoire forte et toute simple d'une petite fille qui rencontre un ours.



Une histoire de train : *Simon sur les rails* • 2012

Comme c'est si difficile d'écrire une histoire, Adrien décide d'en adapter une. Il trouve dans *Les Enfants Tanner* de Robert Walser un passage dans lequel le héros marche toute la nuit dans la montagne. Et pour dire le sentiment de solitude du personnage, Adrien a la bonne idée d'en faire un petit lapin, seul animal d'un monde d'humains. L'autre envie, pour ce livre, était de faire un livre de train – envie frustrée au final puisque dès la page 15 on apprend que le train de Simon a été annulé.



Une histoire de super-héros : *Au feu Petit Pierre* • 2014

Cette fois, Adrien est déterminé à écrire un vrai livre d'action, un livre pas frustrant. Un jour, un petit garçon (en jogging violet) lui dit : « Sais-tu que je suis très très fort, tellement fort que je peux soulever la terre du bout du doigt ? » Et Adrien se décide pour un livre de super-héros. Le souci avec les livres de super-héros, c'est qu'ils nécessitent un super-méchant, et qu'Adrien ne sait pas trop quoi faire des méchants (doit-il se repentir, exploser ?).

Il botte en touche en faisant un livre de pompier. Le petit garçon deviendra le meilleur pompier du monde, et le méchant feu sera éteint.



Une histoire documentaire : *Papa sur la Lune* • 2015

Et c'est reparti, à nouveau il faut trouver une bonne idée de livre : après le « livre de super-héros », pourquoi pas le « livre documentaire » ? Adrien vient de lire *L'Étoffe des héros*, qui raconte les débuts de la conquête spatiale : décollage, alunissage, apesanteur, pages techniques, autant d'éléments excitants à dessiner. Mais pourquoi entreprendre ce voyage ? Adrien imagine une petite fille qui rendrait visite sur la Lune à son père, et le documentaire s'épaissit d'une histoire, qui raconte, l'air de rien, une enfance « en garde alternée » toute douce et sans drame.



Une histoire qui fait peur : *Train fantôme* • 2015

Quand on ne sait trop quoi faire avec les méchants des histoires*, on a peu d'occasions de dessiner des monstres. Et c'est dommage. Un jour, Adrien doit subir une petite opération sans gravité. On l'installe sur un brancard à roulettes, et il patiente devant la porte à double battant du bloc opératoire. Adrien appréhende. Soudain, c'est son tour : un infirmier pousse le brancard, la porte s'ouvre, c'est parti ! Excitation et peur, ça évoque à Adrien des émotions de manège, de train fantôme… Et dans les trains fantômes, il y a plein de monstres à dessiner, des montres qu'on n'a pas besoin de tuer à la fin de l'histoire. Oh la bonne idée !



Une histoire d'école : *Henri est en retard* • 2016

Souvent, les héros d'Adrien sont confrontés à des adultes ni bons, ni mauvais, juste peu disponibles (et ils s'en débrouillent très bien). Ce rapport enfant/adulte était là tel un thème en suspens, à creuser. Un jour, le même petit garçon qui avait inspiré *Au feu Petit Pierre* dit à Adrien que l'école est son endroit préféré. Pourquoi ne pas construire un livre sur l'école, mais du point de vue d'un élève épanoui ? Et comme à ce moment-là Adrien habitait sur les bords de Loire, ces paysages terraqueux ont emporté le scénario.

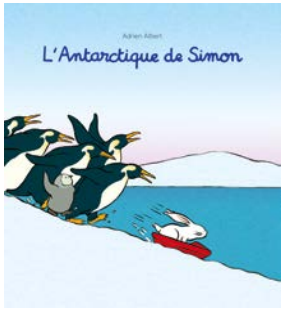
---

* Voir *Au feu Petit Pierre*, page 15



Une histoire plus longue : *Claude et Morino 1* • 2018

Maintenant, Adrien sait faire des Albums, alors il se pose un nouveau défi : faire une BD ! Il raconte : « J'avais dans un carnet les dessins d'un squelette et d'un petit taureau dessinés comme ça, sans intention particulière. Un parfait couple de héros, façon Laurel et Hardy, Ranelot et Bufolet… J'avais remarqué que, dans les livres jeunesse, les auteurs faisaient très souvent prendre des thés ou des tisanes à leurs personnages, et l'idée m'est venue qu'avec toute cette tisane ces personnages devaient avoir souvent envie de faire pipi… Ce fut le début de l'histoire. Je remarque aujourd'hui que cette première BD, comme mon premier album, raconte aussi une histoire de couple, d'amour qui se cherche. »



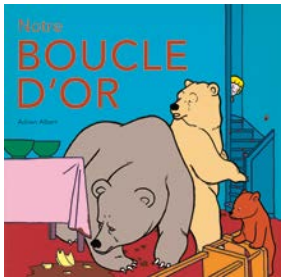
Une histoire pour le plaisir de dessiner (et un documentaire) : *L'Antarctique de Simon* • 2018

Adrien n'a plus que quelques mois pour réaliser un livre avant la naissance de son petit garçon. Reprendre Simon, le lapin, dont il maîtrise le ton, le format, l'ambiance, serait un gain de temps considérable. Son éditrice comprend bien l'urgence, mais il faut tout de même que ce nouveau livre apporte quelque chose. Elle lui offre un très bon pinceau, avec l'idée de « pousser » le dessin. Adrien dit : « Les originaux de ce livre sont ceux que je trouve les plus beaux. »



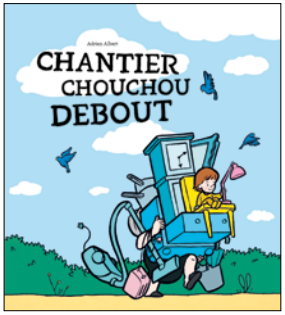
Une histoire encore plus longue : *Claude et Morino 2* • 2019

Dans ce deuxième tome des aventures de Claude et Morino, qui est (si c'est possible) encore plus drôle et encore plus émouvant que le premier, il est question, comme de par hasard, de pacte d'amour, mais aussi d'anniversaire, de naissance, de vie antérieure… et de gens tout nus. (Bref, Adrien Albert est devenu papa.)



Une histoire pour un petit blond : *Notre Boucle d'or* • 2020

Ça y est ! Le petit garçon d'Adrien est né ! On vous raconte l'élaboration de ce « Boucle d'or » dans un chapitre à part.



Une histoire pour blaguer : *Chantier Chouchou debout* • 2022

Après ces tornades d'émotions fortes, Adrien espère souffler un peu avec un livre plus formel : il pense à une maison de poupée, à des jeux d'agrandissement. Deux blagues, pour raconter les deux jours du week-end de Chouchou chez sa Mamie Georges. (Mais le gros cœur d'Adrien ne s'est pas laissé mettre sur la touche, et le puissant personnage de Mamie Georges est tout gorgé de tendresse. Évidemment.)



Une histoire comme un film d'action : *ChocoTrain* • 2024

Parce qu'il n'en avait pas fini avec Mamie Georges, Adrien la fait sortir de chez elle et lui permet de déployer toute sa palette : cette fois, c'est elle qui va rendre visite à la petite Chouchou.

On ne l'a pas encore dit, mais Adrien est un vrai cinéphile : pour ce livre, il s'offre le budget hollywoodien : course-poursuite sur le toit d'un train, culbute à dos de chamois, travestissement incognito et atterrissage en hélicoptère. Et comme lui et son jeune garçon ont des conversations sur l'argent, le vol ou Robin des Bois, Adrien offre à Chouchou une seconde grand-mère, pour pouvoir mettre en scène deux rapports différents à l'argent.



Une histoire comme un album photo : *Un bisou pour mon frère* • 2024

On sait depuis *Simon sur les rails* que Simon, le petit lapin, a un frère. On ne savait pas encore qu'il s'appelait Tobold. Dans ce livre-ci, c'est Tobold qui vient rendre visite à Simon et, pour Adrien, c'est l'occasion d'exploiter son goût pour les albums photo, qui sont aussi une façon de raconter sa vie en images.



Une histoire comme un opéra : *Camille est un ange* • 2026

Un des livres préférés du fils d'Adrien, c'est *Brundibar*, de Maurice Sendak. Un livre adapté d'une comédie musicale, dans lequel les enfants expriment leur malheur, leur colère, mais en chansons ; ce qui est une façon pour l'auteur de parler en leur nom, mais avec une distance. Forcément, quand on est papa et auteur, ça donne envie d'en faire autant.

Dans ce grand livre au rythme haletant, Camille le petit canard se fait enlever par une étrange baby-sitter pour devenir le jouet du diable. Mais qui est ce diable ? L'occasion une fois de plus, pour Adrien, de se demander quoi faire des méchants, dans une histoire. Et de convoquer librement cette imagerie onirique qu'il affectionne. Mais aussi d'évoquer encore une fois, subtilement, par du contraste, un peu comme a pu le faire un David Lynch, des questions de disparités sociales.

Et bien sûr de parler de l'amour enfants-parents, du point de vue des enfants, et du grand bonheur d'un petit à se blottir, tel un caneton, contre son papa, sa maman. D'imaginer que, le diable, ce serait un enfant laissé-pour-compte, sans amour.







Croquis et recherches pour *Camille est un ange*, 2026



Adrien vu par…

A., le garçon au jogging violet

« Bonjour, je suis le "garçon au jogging violet" qui a, paraît-il, inspiré "Petit Pierre". Mais, pas de chance pour vous, je suis aussi un garçon qui a très peu de souvenirs d'enfance. Je vais quand même essayer de décrire pourquoi mon "moi petit" a voulu qu'Adrien soit mon parrain. Car Adrien est mon parrain, que j'ai choisi moi-même, quand j'avais quatre ans, je crois. Je lui ai fait ma demande en lui offrant un grand dessin de moto peinte à la gouache. Et Adrien a été d'accord.

Adrien était ami avec mes parents. Sans doute parce qu'il est très gentil, il s'occupait souvent de moi, pour soulager un peu mes parents débordés. Mais moi, à cette époque, j'étais persuadé qu'il s'occupait de moi parce qu'il avait envie de jouer avec mes jouets. Et avec moi. Je n'ai jamais pensé que peut-être, il se forçait.

Il arrivait aussi qu'il n'ait pas envie de jouer. Par exemple, aux Lego, il voulait surtout construire des vaisseaux, et pas tellement inventer des aventures avec. Ses vaisseaux étaient toujours très simples, mais chaque partie servait à quelque chose et donc pouvait être "racontée" : les roues se repliaient pour agrandir les ailes, la cabine de pilotage se retournait et devenait table à manger pour l'équipage. Il était très bon en Lego.

Souvent aussi, Adrien m'emmenait jouer au flipper dans un bar, puis on s'asseyait pour boire, lui un café, moi une menthe à l'eau. Ou alors, nous allions voir des expos ou des films dans Paris et, sur le trajet, il jouait à être un pompier de l'espace, ou autre chose de ce genre. Au cours de ces sorties, le jeu de pompier de l'espace,

ou autre, et le but de la sortie (film ou expo) étaient au même niveau d'importance. C'est le moment passé ensemble, tout entier, qui comptait. Il allait dans le jeu avec son lui-même, tout entier. Il ne tenait pas un rôle. Et mes idées de petit garçon en jogging violet, Adrien les accueillait comme venant d'un esprit compétent dans son domaine. Mon domaine "d'être enfant". »



Au feu Petit Pierre, 2014

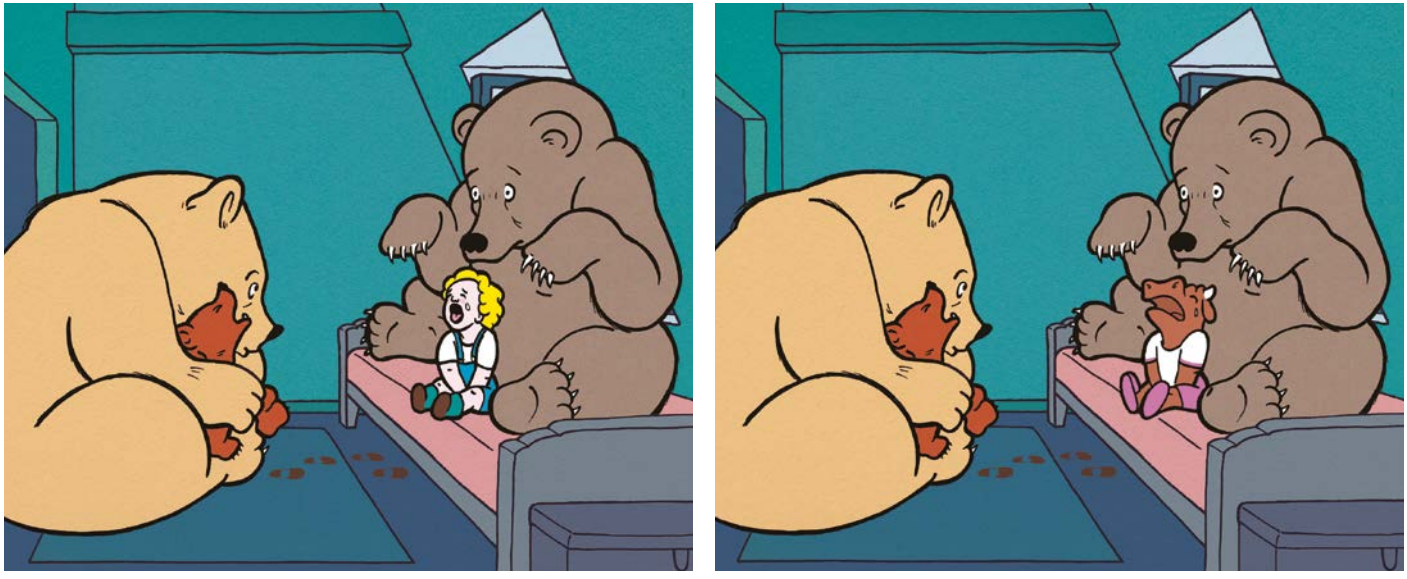
Adrien répond…

à la question des CP de l'école du Port-au-Blé, à Rezé

Les enfants : *Cher Adrien Albert, pourquoi le lapin Simon n'est pas un vrai petit garçon ?*

Adrien Albert : *Chers CP de l'école du Port-au-Blé, ce qui se passe, c'est que les personnages font partie de leur histoire. Si on change un personnage, on change toute l'histoire !*

Si Boucle d'or était Morino le taureau, nous serions moins touchés.



Notre Boucle d'or, 2020





Henri est en retard, 2016





Un bisou pour mon frère, 2024

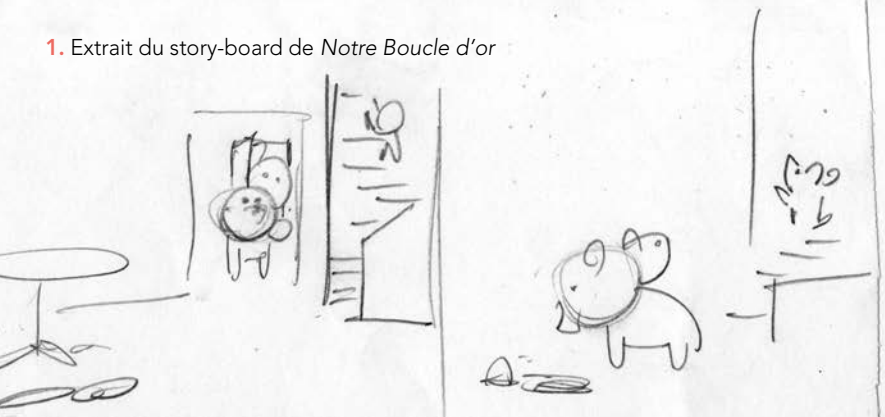
Si Henri entrait dans la classe avec un chaton, ce serait mignon, mais moins drôle.
Et si vous remplacez Simon lapin par un petit garçon, l'histoire devient effrayante. On peut tout à fait choisir de raconter une histoire inquiétante, mais moi, j'avais, pour cette fois-là, choisi de raconter une histoire mignonne, avec un tout petit peu de suspense, juste ce qu'il faut pour qu'on soit attaché au personnage.



Notre Boucle d'or, 2020

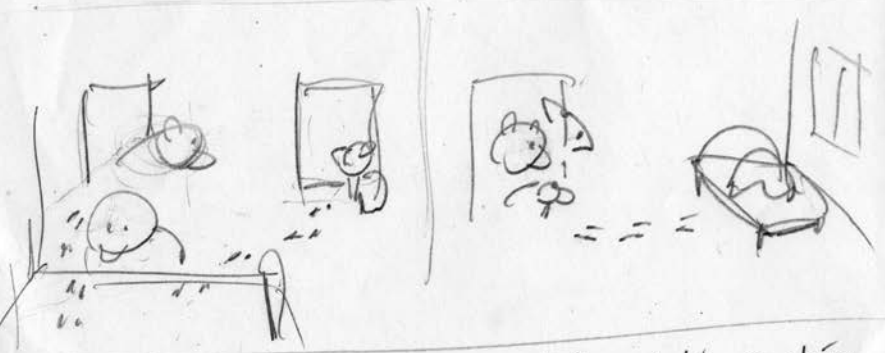


1. Extrait du story-board de *Notre Boucle d'or*



Boucle d'or monte se cacher.
Les ours reniflent.

Les ours reniflent.
= Quelqu'un est entré dans la maison" dit Papa Ours
= Une bête" Ajoute Maman ours
Les traces de pas en chocolat de la bête mènent en haut des escaliers.



Elles traversent la chambre de maman et Papa ours jusqu'à la chambre du tout petit ourson 11

La bête est là, cachée sous les draps 12



On donne les 2 bols de chocolat restant au tout petit. 13



Puis, la sort ra d'or à

Dans la ferme, c'est l'heure de la traite. Les ours ne veulent pas effrayer les vaches, Boucle d'or termine le voyage seule.



Dans la ferme, c'est l'heure de la traite. Pour 15

Boucle d avec sa Le tout pe



Notre Boucle d'or

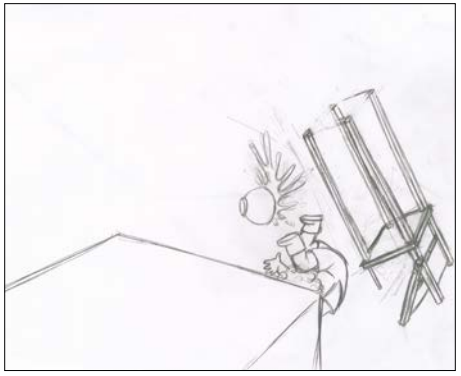
Comment s'élabore un album ?

Presque à chaque fois, quand Adrien démarre un nouveau livre, cela se passe ainsi :

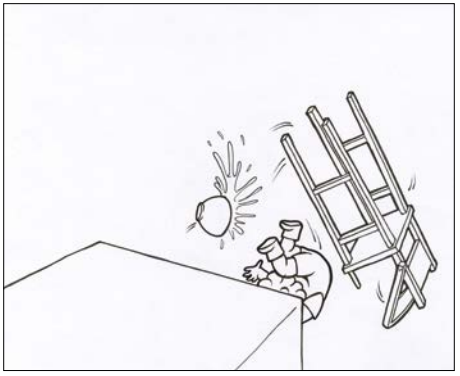
Étape 1 : il laisse l'histoire se construire dans sa tête.

Étape 2 : il l'organise sur une page, à la façon d'un story-board de cinéma.
C'est l'étape du découpage (1).

Étape 3 : il choisit le format de son livre et commence les dessins, au crayon d'abord (2), puis à l'encre (3). Les couleurs sont ajoutées par la suite, sur ordinateur (4).



2. Étape crayonné



3. Étape encrage



4. Page finale

Mais comment l'histoire se construit-elle dans une tête ?

Souvent, les livres démarrent par le choc de deux idées, deux impressions, deux souvenirs, qui tels deux silex font l'étincelle. Pour *Train fantôme* se sont cognés : l'envie de dessiner des monstres PLUS le souvenir d'être allongé sur un brancard devant les portes à double battant d'une salle d'anesthésie (la fois où Adrien a dû subir une opération bénigne). Pour *Papa sur la Lune*, il y avait le souvenir des longs voyages en train, entre son papa (qui vivait en Bretagne) et sa maman (qui vivait à Nice), et l'impression d'être nulle part, comme flottant entre deux vies PLUS la lecture du roman *L'Étoffe des héros* qui raconte la conquête spatiale.

Pour *Notre Boucle d'or*, ça a commencé par la question d'une petite fille, dans une classe : « Pourquoi tu n'écris pas des livres qu'on connaît déjà ? » « C'est vrai, ça, se dit Adrien. Pourquoi



Croquis pour « 7 chevreaux », titre non publié

ne pas partir d'une histoire connue ? » En réalité, avant la remarque de cette petite fille, Adrien avait songé à adapter le conte des *Sept chevreaux*, qu'il avait aimé quand il était petit. Mais le propos du conte était si évident qu'Adrien s'était ennuyé avant même de commencer sérieusement le travail. Alors, pour qu'il y ait un peu d'aventure, Adrien a choisi d'explorer un conte qui lui avait toujours semblé bizarre, obscur, et même, pour tout dire : un peu mal fichu. C'était le conte de *Boucle d'or*.

Organisation :

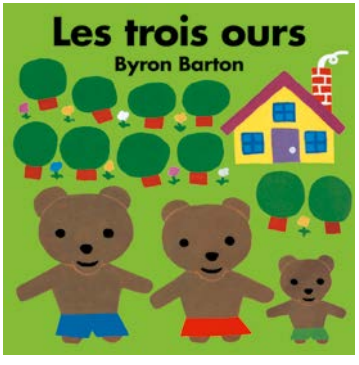
Adrien commence par rassembler les éléments de l'histoire, comme autant d'« acteurs » à mettre en scène :

1. Une famille d'ours : petit ours, papa ours et maman moyenne (mais n'est-ce pas bizarre de dire qu'une maman est « moyenne » ?)
2. Un enfant nommé Boucle d'or (mais Boucle d'or, ce n'est pas un prénom, plutôt un surnom tendre !)
3. Une maison, habitée par les ours aux mœurs très humaines
4. Une forêt, d'où surgit cet enfant-sauvageon…

On voit déjà que ce conte de *Boucle d'or* manipule les contrastes, les oppositions : animalité et humanité, bonnes manières et mauvaises manières… Le plus civilisé n'étant pas forcément celui qu'on croit. Adrien retient ces figures, ces symétries. Cela l'aidera à trouver la fin de son livre, et cette famille humaine qui est comme le reflet de la famille ours.







Documentation :

Presque toujours, Adrien se documente. Cette fois, il commence par lire toutes les versions de *Boucle d'or* qu'il trouve. Il lit bien sûr les versions de Gerda Muller, de Rascal, de Byron Barton.

Il lit aussi une version du XIXe siècle, anglaise, dans laquelle ce n'est pas une petite blonde, mais un renard qui entre chez les ours. Un renard chapardeur : voilà d'où vient « l'animalité » de Boucle d'or ! Dans une autre version, ce n'est plus un renard, mais une vieille femme un peu fouineuse : une humaine, donc, mais pas encore une petite fille.

Dans ces deux versions anciennes, on ne parle pas d'une famille, mais simplement de trois ours : grand, moyen, petit. C'est comme un motif de comptine. Voilà d'où vient la « taille moyenne » de la maman ! (Mais décidément Adrien n'aime pas qu'une maman soit qualifiée de « moyenne ».)

Voilà, les éléments sont posés. Mais il reste encore beaucoup de choses à déterminer.



Décisions :

En regardant des vidéos et des documentaires sur les ours, Adrien se dit que ce n'est sans doute pas pour rien que cette bête a été choisie pour l'histoire : à quatre pattes, elle incarne la puissance, mais dressée sur ses pattes arrière, sa silhouette est si proche de celle d'un homme !

Adrien décide de ne pas les habiller, même s'ils vivent dans une maison et boivent dans des bols. Pas besoin de pousser l'anthropomorphisme, leur anatomie suffit.

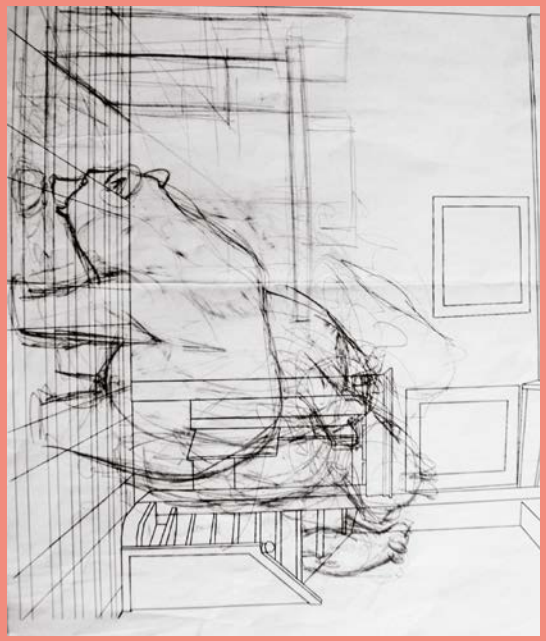
Et il décide de faire de son sauvageon de « Boucle d'or » un enfant vraiment très jeune, deux ou trois ans, tout au plus, susceptible de casser, de renverser des choses – peut-être même de marcher à quatre pattes ? Plus âgé, on ne comprendrait pas qu'il soit si maladroit.

Après quelques hésitations, Adrien choisit pour ses ours une maison bourgeoise et bien rangée (en reprenant les lignes d'une peinture d'intérieur du Néerlandais Pieter de Hooch), et posée, telle une boîte, au milieu d'une forêt inquiétante.

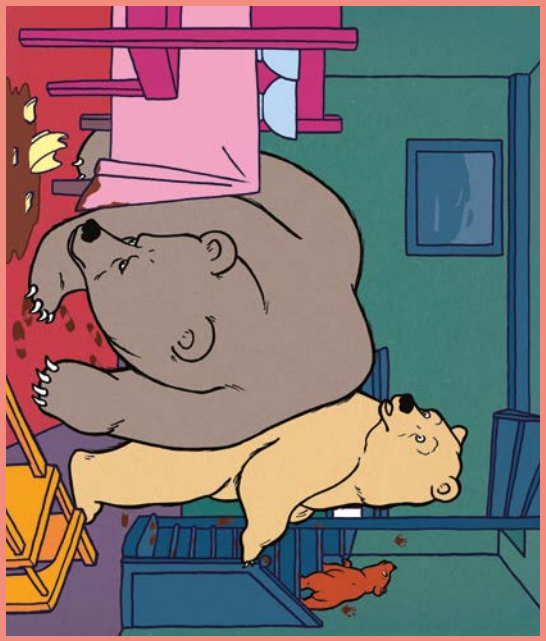


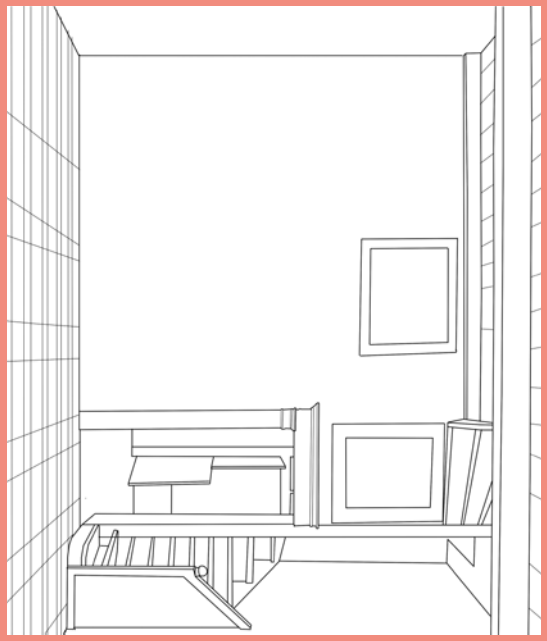
Pieter de Hooch, *L'Armoire à linge*, 1663

© Rijksmuseum, Amsterdam, The Netherlands / Bridgeman Images



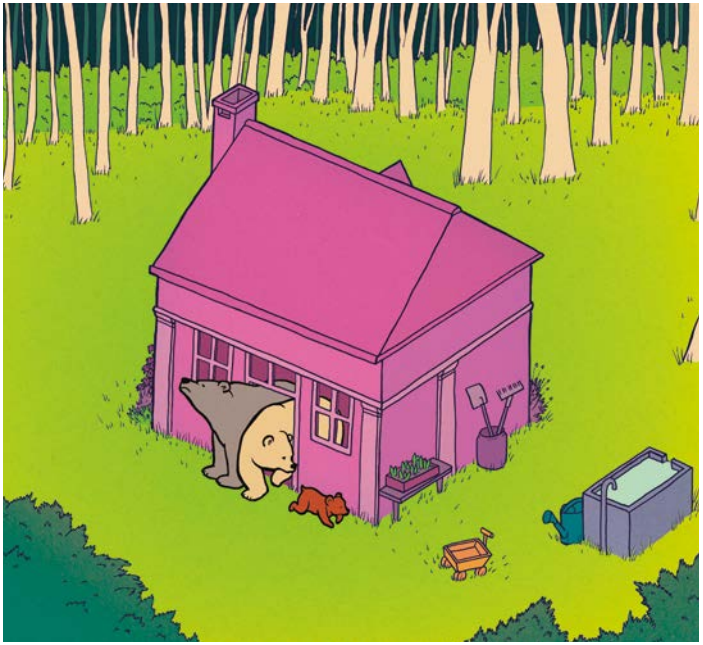












Ton :

Pour chaque livre, Adrien se demande quel en sera le ton : comique ? dramatique ? Comédie romantique ? *Notre Boucle d'or* sera un livre « de suspense ». Une de ces histoires où l'on tremble pour le héros, où l'on voudrait pouvoir lui dire : *Attention ! Ne fais pas ça ! Vite, sors d'ici !*

Le fait de décider sur quel « ton » on raconte l'histoire amène souvent de nouvelles idées, comme, par exemple, ces traces de chocolat qui évoquent « la scène de crime ». Ou encore, l'idée que Boucle d'or se cache dans la chambre, effrayé d'avoir été surpris par les ours – alors que dans le conte traditionnel, Boucle d'or s'endort d'avoir trop mangé, et n'entend pas le danger s'approcher.

Croquis d'Omer en action





Empreintes de la main
d'Omer Albert Braud

Inspiration :

Tandis qu'il réfléchit à cette histoire, Omer, le petit garçon d'Adrien, naît, puis grandit, et Adrien découvre ce que c'est que d'être un papa.

Un jour, à Paris, alors qu'Adrien attend son train en gare de Lyon, un bébé inconnu se met à pleurer, ce qui fait sursauter Adrien. Ça l'amuse de constater que, devenir papa, c'est se sentir soudain responsable de tous les bébés du monde. Et qu'il en va sans doute de même pour les papas ours.

Et aussi pour le narrateur de l'histoire, qui parle à la première personne et s'inquiète pour le petit blond.

Oui, parce qu'entre-temps « Boucle d'or » est devenu le petit nom d'amour d'un… garçon. Ça n'était pas prévu ! Mais Adrien a fait tant de photos, de croquis du jeune Omer, que c'est lui qui s'est invité sous son crayon – d'autant qu'Omer est blond, et tout bouclé.

Les traces de mains « chocolatées » collées dans le décor sont bien celles d'Omer, qu'Adrien a numérisées.

Alors, à la fin de l'histoire, quand Boucle d'or retrouve ses parents, Adrien choisit de dessiner la vraie maman d'Omer – et elle est très ressemblante. Et de se dessiner lui-même – et ça ne lui ressemble pas du tout.



Adrien vu par...

Claire Braud, son amoureuse (qui est elle aussi dessinatrice)

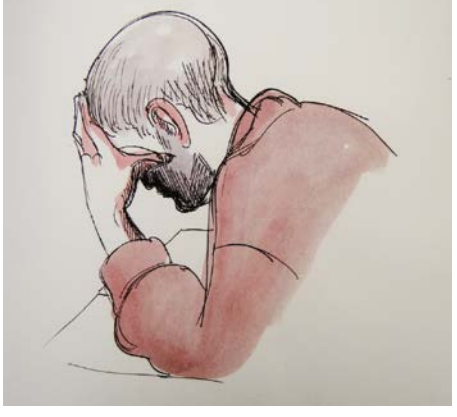
















Adrien et Nina

Adrien vu par…

Nina, muse de *Papa sur la Lune*

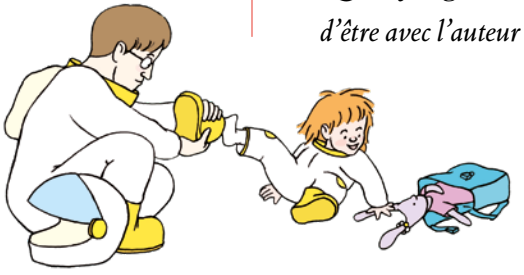
« De mes deux à mes quatre ans, Adrien Albert, c'était mon colocataire. Avec sa chérie, Claire Braud, ils ont partagé notre appartement, à ma mère et moi. Mais ça a été surtout un ami. Quelqu'un qui apportait dans notre appartement une allure plus joyeuse. Quelqu'un qui me faisait rire et qui me parlait comme à une adulte. Ou en tout cas comme à une égale. Ou, peut-être, Adrien, c'est un enfant dans un corps d'adulte. J'ai adoré ces deux années à manger le matin des tartines aux anchois en lisant des livres, et ses livres aussi bien sûr : Cousa, Zélie et les Gazzi *ou encore* Papa sur la Lune, *qu'il m'avait dédié à la séparation de mes parents. Ces deux années ont contribué, c'est sûr, à ma passion pour le dessin. »*

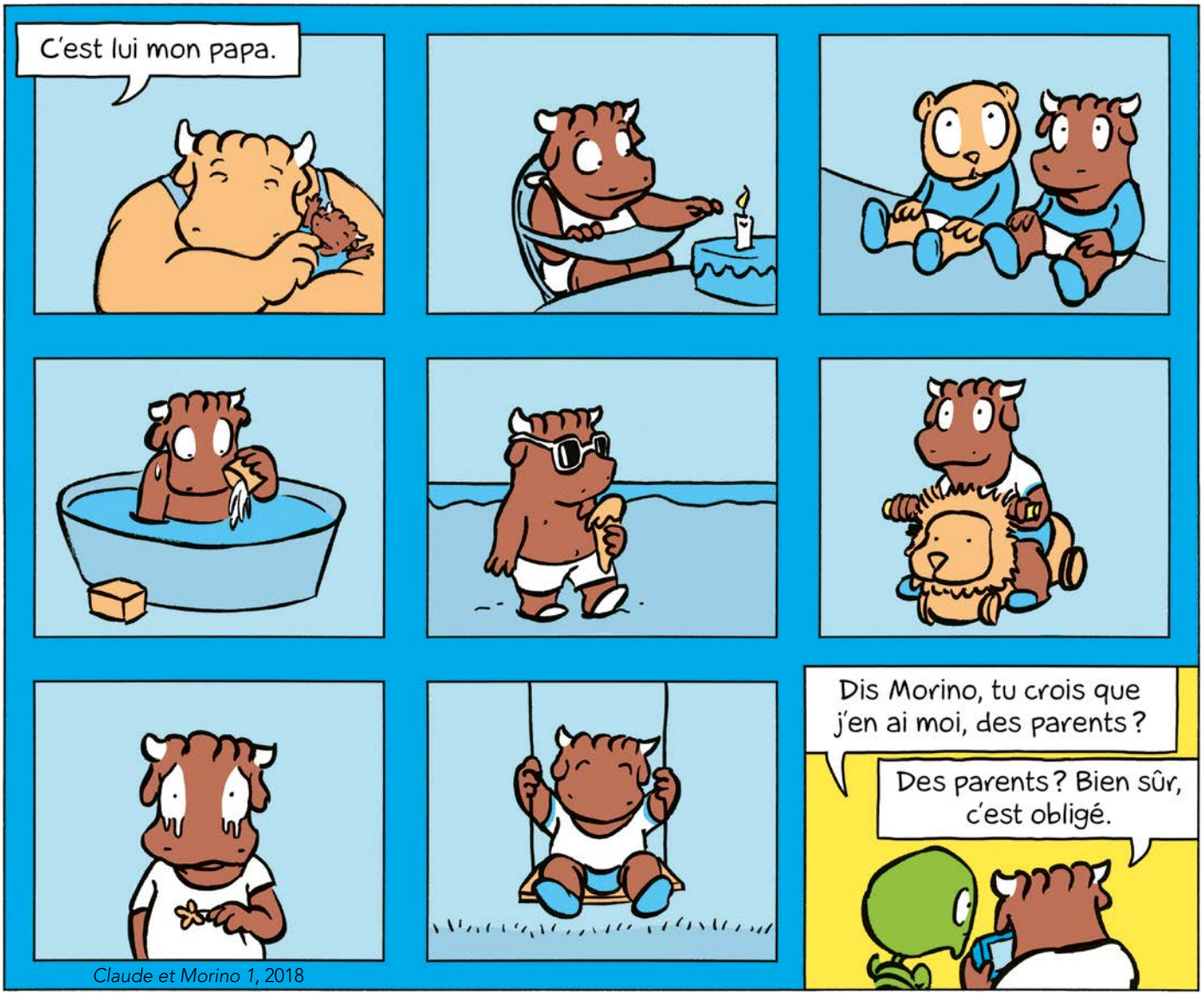
Nicolas G., professeur de dessin à Paris

« Je ne connais pas Adrien Albert – enfin si, il y a quelques années il est passé chez moi, il accompagnait une amie commune. Mais alors je n'avais pas lu ses livres, c'était juste "Adrien", un type sympa, au demeurant.

Depuis je les ai lus, et relus, d'abord à mes enfants, puis à mes élèves, à qui j'enseigne le dessin.

Car les dessins d'Adrien Albert sont une leçon. Un dessin riche sans profusion, sans virtuosité non plus, juste riche par la très grande qualité de l'attention portée aux choses, aux personnages. Des dessins simples au final, simplissimes même, mais à chaque page on sent le temps passé à poser les situations, les éléments, on sent que chaque détail est voulu, choyé, comme caramélisé. Quand je regarde ses dessins j'ai l'impression délicieuse d'être avec l'auteur dessinant, au présent. »





Claude et Morino 1, 2018

Adrien répond…

aux questions de Mathilde Wagman, critique littéraire

(Le 23 janvier 2026, dans un bureau de *l'école des loisirs*, rue de Sèvres)

Merci Adrien de te prêter à ce drôle de jeu. Qu'allons-nous faire, ici, tous les deux ? Essayer d'aborder ce qui dans ta vie, ton parcours, peut éclairer ou avoir nourri ton travail. Ou inversement, qui sait ? Pour commencer, est-ce que tu veux bien nous dire dans quel paysage tu as grandi ?

Je suis né à Nantes.

Mes parents ont vécu leur jeunesse dans le bocage vendéen, tous mes grands-parents étaient fermiers. Des fermiers à la *Contes du chat perché* : deux vaches, un cheval… Mon père et ma mère ont été les seuls à quitter leurs familles pour partir à la ville, à Nantes. Avec l'idée de changer de milieu. Ils avaient vingt ans, ils ont fui. Ma mère a eu ma grande sœur à vingt ans, et moi, à vingt-cinq.

Nous avions des parents tout jeunes, qui se réinventaient une vie et un milieu social. Des parents très aimants, mais des adultes pas tout à fait finis… Beaucoup d'amour, et c'était bien le boxon.

Ils se sont séparés quand j'avais neuf ans et ça a été le début de beaucoup de déménagements. Ma mère est partie vers Le Mans, mon père en Bretagne.



Eva la grande sœur et Adrien sur son lion.
Il a ensuite prêté à Morino le lion de quand
il était petit (voir page précédente).

Ah oui, ce n'est pas la porte à côté.

Mon père s'est remarié assez rapidement. Ma belle-mère venait d'un milieu complètement différent, elle est, elle aussi, une personne très importante pour moi. Elle a eu trois maris, une fille par mari. C'étaient les années 1980, on commençait à parler de familles recomposées, avec ce film *Génial, mes parents divorcent !*, mais c'était tout de même encore très nouveau… J'avais donc une grande sœur du côté de ma mère, une demi-sœur du côté de mon père et les deux premières filles de ma belle-mère : au total, quatre sœurs.

Tu étais gardé en alternance chez l'un et chez l'autre ?

À partir de la sixième, nous sommes partis avec ma mère à Nice et je voyais mon père uniquement pendant les vacances scolaires. Du côté de mon père et ma belle-mère, il y avait un côté très famille, cadré. Le reste du temps, j'étais avec ma mère – donc mère célibataire avec deux enfants – et c'était joyeux et en même temps un peu intense, costaud. Parler, se dire les choses, d'une manière

générale, c'était compliqué, dans ma famille. Mais toujours beaucoup d'amour. Mes parents n'étaient pas des adultes très fiables, à mes yeux, mais je n'ai jamais douté de leur amour. Et puis tout ça avec une super grande sœur, dont j'étais, et suis toujours, très proche. J'ai l'impression que l'album où j'ai évoqué le plus frontalement ce rapport parent/enfant, c'est *Henri est en retard*. Ça a été vraiment un des points de départ du livre. Petit, j'avais l'impression de me cogner la vie des adultes, et moi j'avais très hâte de mener ma vie à moi. Entre l'école, les parents et la famille, j'avais hâte de ne plus me coltiner la vie des autres.

L'école aussi, c'était la vie des autres, pour toi ?

J'adorais apprendre, même si l'école, c'était beaucoup d'anxiété. D'une part parce que je déménageais et que j'étais du coup toujours le nouveau. Et puis il y avait les notes, les devoirs, j'ai eu mal au ventre le matin du CP au bac, ça fait beaucoup. Par contre, j'ai adoré les études supérieures. J'ai fait trois ans de droit, cinq ans aux Beaux-Arts et ça, j'ai adoré. Après les Beaux-Arts, j'ai même été à deux doigts de continuer avec une école de chorégraphie.

Je reste encore un peu sur tes années d'enfance. Est-ce que dans ce décor que tu as décrit, il y avait des livres ? Est-ce que tu étais un enfant qui lisait beaucoup, est-ce qu'on te lisait des livres ?

Du fait du milieu d'où venaient mes parents je crois, non, on ne me lisait pas de livres. Par contre, ma mère me racontait beaucoup d'histoires de quand elle était petite. Elle a une grande

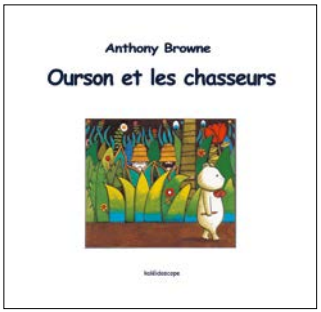
mémoire et racontait très bien les petits détails. C'étaient des histoires assez fortes. Mais sans livre. Elle me rapporte que, pour ses parents, les gens qui lisaient avaient « bien de la chance d'avoir le temps de le faire », c'était un marqueur soit de bourgeoisie, soit de paresse, selon eux. En tout cas, il y avait quand même l'idée assez fondatrice que la littérature, c'était pas pour nous. Et forcément, puisque « c'était pas pour nous », je n'ai eu qu'une envie, y aller. L'envie d'aller vers ça, mais en même temps avec ce complexe que j'ai encore un peu parfois, cette idée qu'on est « trop bêtes pour ça ». Plus jeune, je ne comprenais pas forcément bien ce que je lisais – peut-être aussi parce que pendant longtemps, je ne me suis pas autorisé les lectures légères.

Et tout petit ?

Je n'avais qu'un seul livre pour enfants, et je le lisais sans arrêt : *Ourson et les chasseurs* d'Anthony Browne. Un ourson est poursuivi par des chasseurs, mais il a lui aussi une « arme » : ce qu'il dessine devient réalité. Je ne sais pas si j'aimais ce livre parce que c'était la première fois qu'on me disait « tu as raison, c'est génial le dessin » ou si c'est parce que j'ai lu ce livre que j'ai trouvé que le dessin, c'était génial – car personne ne dessinait autour de moi.

Et, quand je regarde la couverture de mon premier livre, *Seigneur Lapin*, je lui trouve un faux air de cet « ourson ». D'ailleurs, son propos, c'est un peu « raconter des histoires, c'est génial »…

Dans la maison, il y avait quand même aussi quelques livres. Notamment un très gros que mon père avait dû recevoir en cadeau, en fin de scolarité à l'école primaire. Probablement un livre d'aventures,





Adrien en train de lire
Ourson et les chasseurs
d'Anthony Browne.





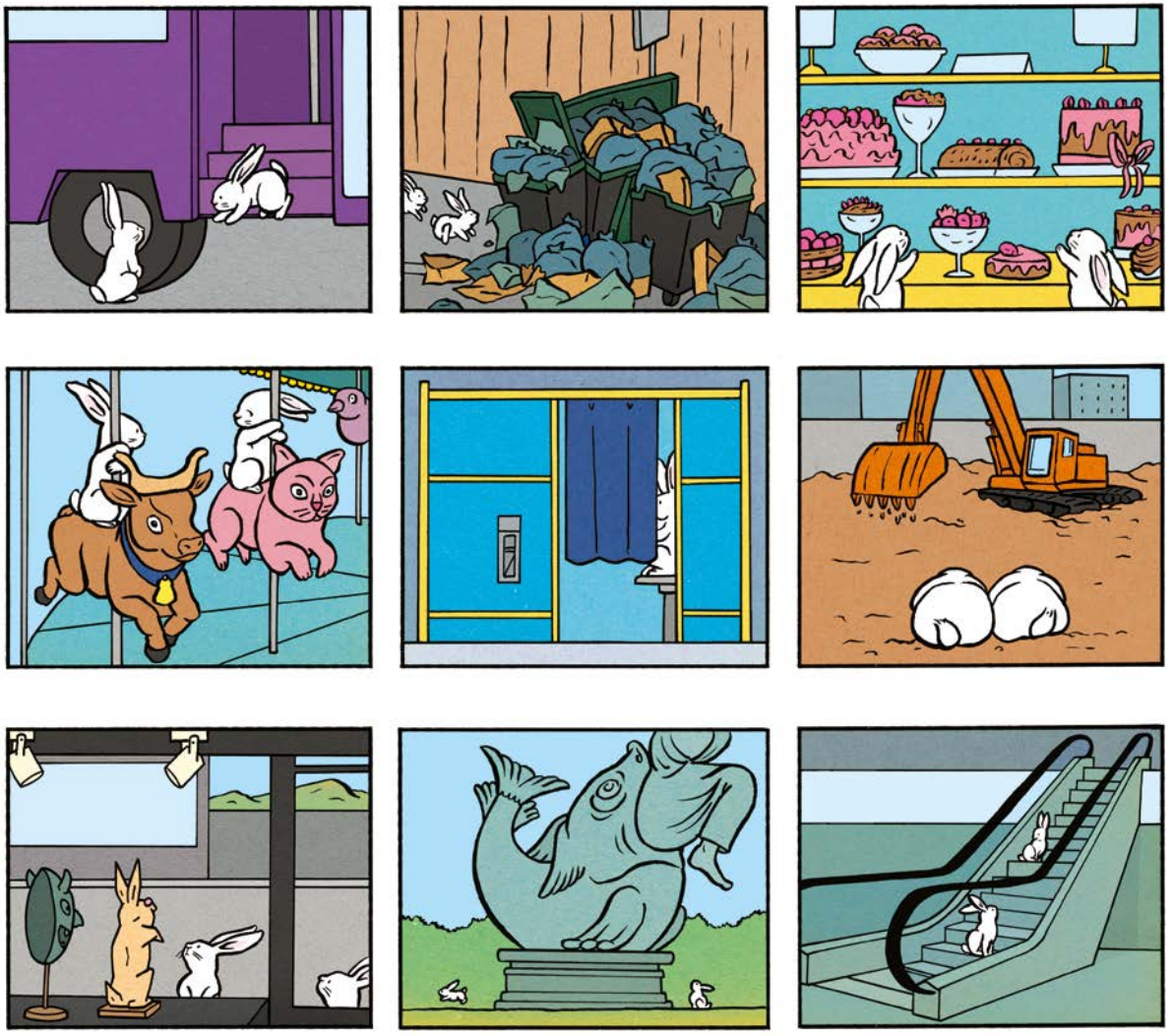




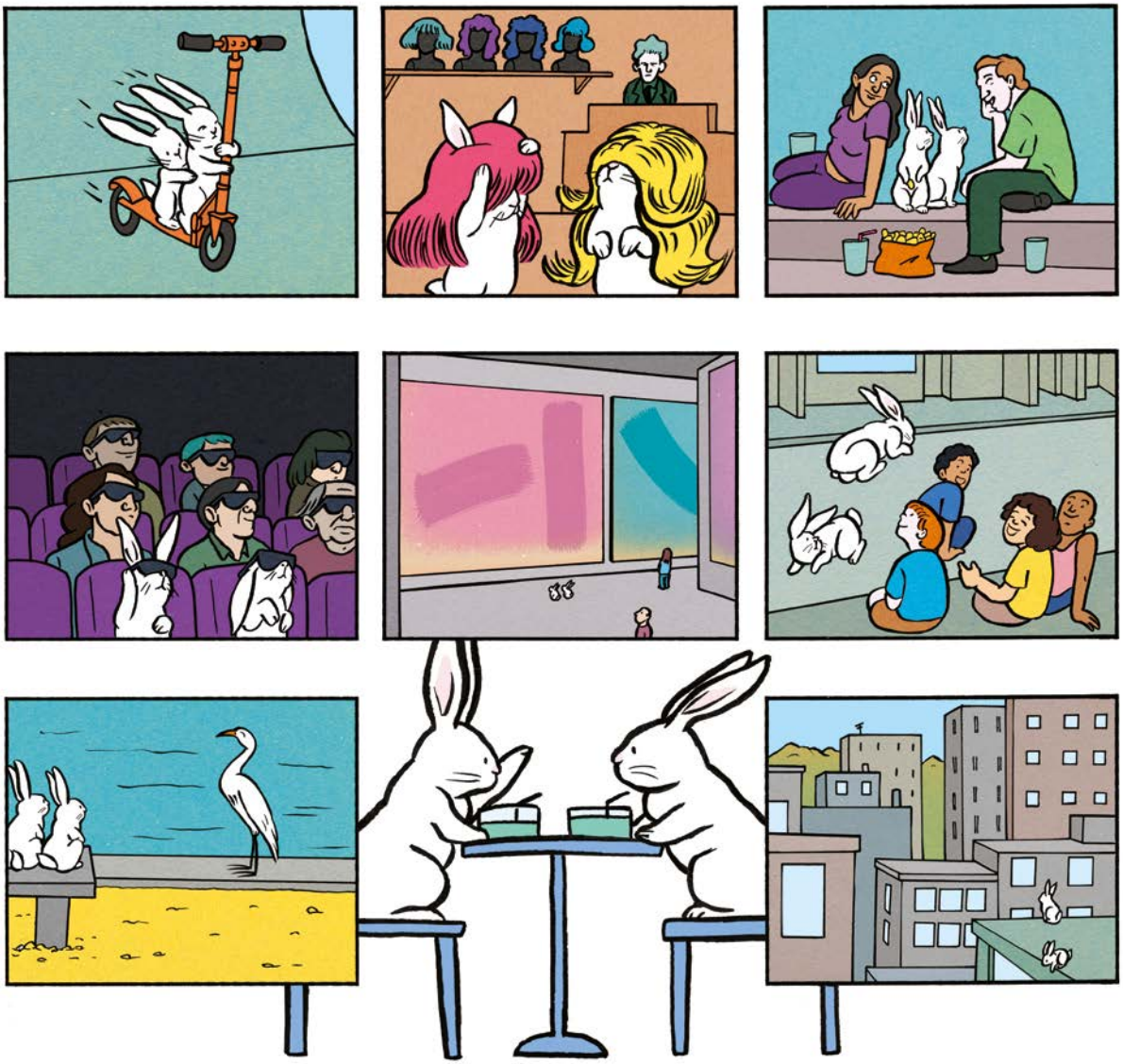
L'Encyclopédie de la femme et de la famille, Hachette, 1970

du type *Ivanhoé*. C'était un gros livre rouge, doré, que je n'ai jamais eu envie d'ouvrir, je ne sais pas pourquoi. Ma mère avait aussi un livre, peut-être reçu de la même manière, chez les bonnes sœurs où elle a été jusqu'à quinze ans. Celui-là, par contre, je l'ai lu. Ça s'appelait : *L'Encyclopédie de la femme et de la famille* – c'était en gros un manuel pour être une bonne femme d'intérieur. Tout ça en vingt volumes. Il y avait la partie « être belle », la partie « savoir recevoir le patron », mais aussi quelques pages d'histoire de l'art, la déco, le tricot sûrement… J'adorais regarder ça. Jusqu'à aujourd'hui, j'ai toujours eu un attrait pour les banques d'images encyclopédiques. J'étais fasciné par le fait de passer d'un dessin de tricot de mailles au visage d'une femme avec des concombres sur les yeux, à, tout d'un coup, une peinture de Léonard de Vinci, une image d'une femme servant du ris de veau au patron, façon *Ma sorcière bien-aimée*… Tout ça sans hiérarchie aucune, tout était dans le livre… Et puis enfin, il y avait les albums photo. Trois albums photo : mon album photo jusqu'à mes sept ans, depuis le baptême ; un autre pour ma grande sœur ; et celui de mes parents, un peu plus vieux, en noir et blanc, qui devait rassembler les photos du début de leur histoire d'amour. J'adorais regarder ça.

Ces albums photo, c'est quelque chose que j'ai essayé de mettre dans certains de mes livres. Dans *Un bisou pour mon frère*, j'ai tenté de retranscrire ce plaisir physique à regarder des images [dans la scène où Simon et Tobold se racontent leur journée]. Dans *Papa sur la Lune*, et aussi dans *L'Antarctique de Simon*. Dans *Claude et Morino*, certaines des photos dessinées sur l'une des planches sont des photos de cet album de quand j'étais petit. Je crois aussi que je devais feuilleter ces albums avec ma mère, et qu'elle me racontait des histoires à ce moment-là.



Un bisou pour mon frère, 2024



Et, ce qui est drôle, c'est que maintenant que je suis adulte, et papa, je prends peu de photos… Sauf quand j'ai besoin de support photo pour dessiner une scène, pour un de mes livres. Je fais alors poser mon fils, mon amoureuse… C'est drôle de penser que ces photos-là constitueront l'album photo de mon garçon !





Camille est un ange, recherches



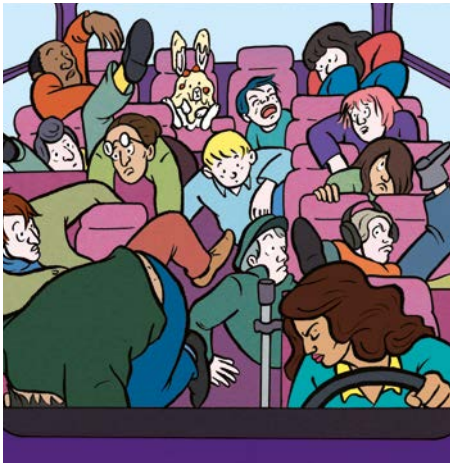


Un bisou pour mon frère,
recherches











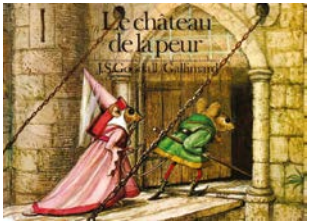
Quel genre d'histoires te racontait ta mère, sur sa propre enfance ?

Ma mère avait un grand sentiment d'injustice, et des rêves de vengeance. Elle me racontait les bonnes sœurs méchantes, des histoires d'une petite fille qui s'était mal comportée et qui n'avait pas eu droit à son dessert, et elle, dans la cantine, qui avait marché à quatre pattes sous les tables, pour aller choper une brique de lait et la rapporter à la petite fille… Je l'imaginais comme une sorte d'Oliver Twist…

En tout cas, ton imaginaire passait par le fait de regarder des images…

Oui. J'ai aussi le souvenir de quelques livres que je n'avais pas à la maison, lus dans une bibliothèque, ou à l'école. J'ai un souvenir très fort de *Roule galette*, c'était la première fois que je voyais un héros mourir, très probablement. Et puis ce couple de vieux miséreux qui font une belle galette avec ce qu'ils balaient de restes de graines, ça m'avait beaucoup impressionné. Il y a un ou deux ans, il m'est arrivé un drôle de truc, très émouvant. Je vais souvent dans une bouquinerie pour y acheter des catalogues d'art, parce qu'ils y sont moins chers. Je suis tombé sur un livre que j'avais lu enfant mais que j'avais complètement oublié, mais vraiment complètement. C'est un très beau livre, des aquarelles ; l'histoire d'un chevalier souris et sa souris princesse… Je vois ce livre et je suis immédiatement submergé. Ressort du fond de moi que je connais ce livre par cœur, alors que je n'en avais aucun souvenir. Je tourne les pages et à chaque page revient l'émotion





que j'ai éprouvée en le lisant tout petit. Pas une émotion de nostalgie, non, l'émotion éprouvée alors, intacte ! J'ai fait de la plongée sous-marine, adolescent. C'était comme en plongée, lorsqu'on soulève un rocher sous l'eau et que le sable remonte en fumée, comme un nuage. Ça a fait vraiment comme cette espèce de fumée de sable dans l'eau : tout revenait, j'en avais les larmes aux yeux. J'avais complètement oublié ce livre, mais toutes les émotions étaient profondément ancrées en moi. Que faisaient-elles, à quoi servaient-elles, où se logeaient-elles pendant quarante-cinq ans ? C'est ce que je me suis demandé. Avec Anaïs Vaugelade, mon éditrice, on s'est dit que c'était un truc chouette de notre métier : s'il y a des livres que j'ai écrits qui ont provoqué des émotions, des émotions qui sont à l'intérieur d'enfants, de cette manière-là… Ça me met en joie.

Quand tu écris tes livres, est-ce que tu puises dans des émotions, des sensations de ton enfance ? Est-ce que tu reconvoques l'enfant que tu as été ?

Il m'arrive de constater, après coup… Par exemple, les étés avec mon père se passaient dans une caravane en bord de mer. Et ça ressemble aux vacances de Morino. Mais je l'ai constaté après coup. En conscience, j'ai plutôt envie d'être un adulte qui raconte une histoire, plutôt qu'aller chercher l'enfant qui est en moi. Si j'imaginais que j'étais un enfant qui parle à un enfant, j'aurais l'impression de filouter. C'est comme dans la vie, quand je rencontre des enfants d'amis, j'essaie de parler depuis là où je suis aujourd'hui.

Pour mes livres, ce n'est que lorsque je me mets au dessin que je commence à penser aux enfants. Quand je suis dans la partie scénario ou même avant, à faire des recherches, à aller bouquiner, dans les expos, alors là, tout est centré sur moi. Je cherche ce qui me stimule, ce qui m'excite, l'endroit où je sens que ça vibre. Ensuite seulement, je commence à penser aux enfants à qui je m'adresse.

Je me souviens, il y a un moment où mon fils a eu peur la nuit. C'est la seule fois où j'ai essayé de lui faire le coup du « livre médicament ». J'ai apporté un livre sur la peur et sa réaction a été très claire : ça ne l'intéressait pas. Je préfère que la lecture de mes livres reste quelque chose de gratuit, pour rien, de l'ordre du tour de manège. J'ai aussi cette image de parents avec un enfant et mon livre au milieu, entre eux. Un moment d'ultra-intimité.

Tout à l'heure tu as dit que ta grande sœur avait beaucoup compté. Les personnages de frères et sœurs sont importants, dans tes albums. Tu peux préciser de quelle manière ta grande sœur a compté ?

J'ai eu cette chance d'avoir ma grande sœur, Eva, qui a cinq ans de plus que moi. Elle est partie assez tôt vivre sa vie, mais on a eu très longtemps une correspondance. Des lettres, parfois des poèmes, ou des jeux. On a aussi partagé des livres, des lectures – la lecture s'est débloquée pour moi au lycée, enfin je comprenais et j'aimais ce que je lisais.

Mais depuis ses vingt ans, on a presque toujours vécu à des milliers de kilomètres l'un de l'autre.

Quand mon fils a eu cinq ans, j'ai décidé de me rapprocher, de venir vivre pas loin de chez elle, dans l'idée que mon fils la connaisse, qu'ils puissent créer un lien. Pour *Chantier Chouchou debout*, je les ai beaucoup pris en photo et les avais transformés en Mamie Georges et son petit-fils. Ce côté pudique, dur de la grand-mère, ça vient un peu d'elle – même si je pourrais dire ça de plein de personnes de ma famille. Et puis comme à chaque fois, ça s'est télescopé, cette fois avec la figure de la peintre Georgia O'Keeffe – j'ai d'ailleurs « pompé » un de ses paysages – et avec celle d'une actrice-performeuse que j'aime beaucoup, Vimala Pons. Et avec les dessins de *Dr Slump*, d'Akira Toriyama, qu'on s'échangeait à ce moment-là, Anaïs, Audrey Poussier et moi.



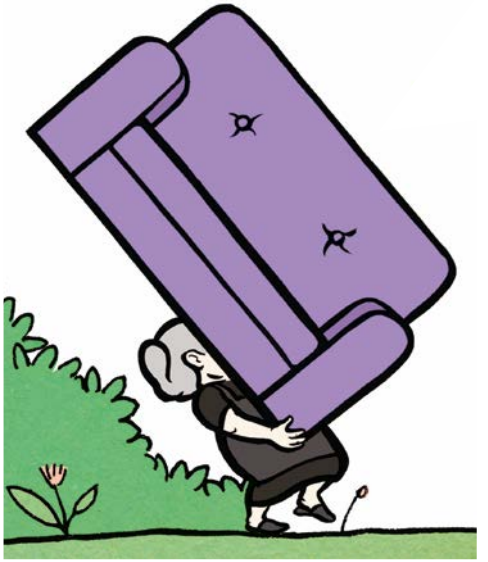
Chantier Chouchou debout, recherches

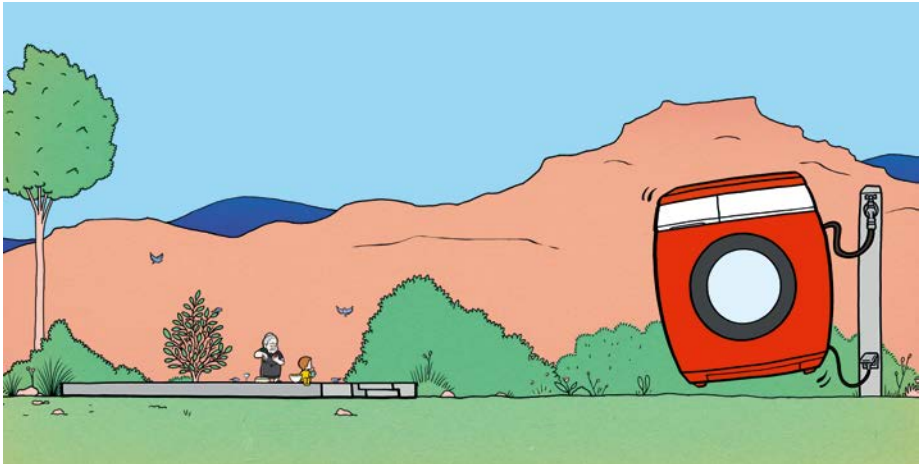


Vimala Pons : photo extraite du spectacle *Le Périmètre de Denver*
© Makoto C. Ôkubo



Georgia O'Keeffe, 1950
© Everett Collection / Bridgeman Images







Paysage Black Mesa, Nouveau-Mexique / Out Back of Marie's II (1930), Georgia O'Keeffe

© Georgia O'Keeffe Museum

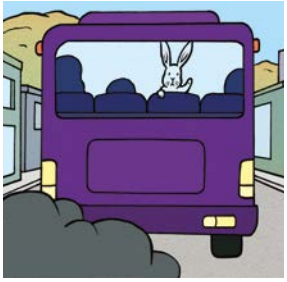
Un livre dans lequel ma sœur est très présente, c'est *Simon sur les rails* : j'ai toujours beaucoup pris le train pour aller la voir. Je l'ai dessinée dans la camionnette Volkswagen, à la fin de l'histoire, c'est elle au volant. Dans *Un bisou pour mon frère*, il y a encore cette idée de voyager pour se retrouver, avant de retourner chacun dans nos vies.

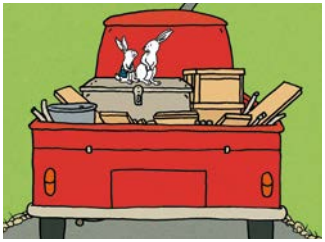
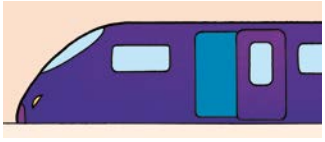
Prendre le train pour aller voir les gens que tu aimes, ça t'est familier.

Oui – et les moyens de transport en général. Il y a eu des vacances où un jour on partait chercher telle sœur au bateau, le lendemain il fallait aller chercher l'autre sœur à l'aéroport… Si on me dit « famille », je pense tout de suite « moyen de transport » !





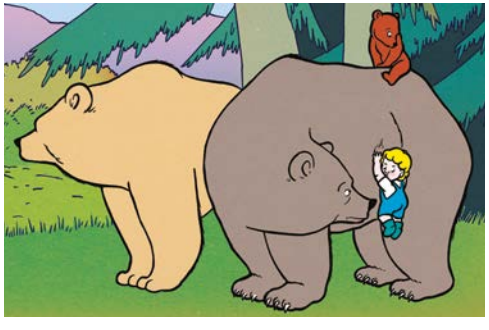









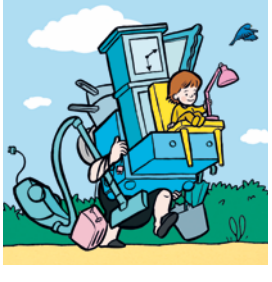












Tu disais qu'une rencontre avec les livres avait eu lieu au lycée ?

Oui, tout à coup, au lycée, les livres qui étaient au programme se sont mis à me parler. Puis, avec ma sœur on a commencé à s'échanger nos lectures : Stefan Zweig, Hermann Hesse, Thomas Mann, Dürrenmatt. Des histoires qui évoquent ces chamboulements émotionnels, jusqu'à transpirer, à tomber malade de fièvre, jusqu'à la folie, au suicide… Ma première littérature, ça a été des choses comme ça.

Il y a eu aussi l'œuvre complète de Boris Vian. Les romans que j'ai préférés c'étaient ceux signés Vernon Sullivan. Un truc de chaleur, de sueur, de sexe, quelque chose sur les corps. Avec mes sœurs de Bretagne, on allait à la bibliothèque et il y avait les Harlequin dans un rayon. On avait huit, neuf ans mais on était devenus très forts pour repérer très rapidement la scène qui suggérait du sexe. C'était pas grand-chose en réalité, mais c'est vrai que j'ai l'impression que la littérature, même la BD, ça passait beaucoup pour nous par des recherches de représentations sexuelles.

Autant mes parents étaient très pudiques sur les émotions, autant sur cet aspect-là, il n'y avait pas trop de restriction. C'est un peu un cliché associé à cette génération, mais c'est vrai… Ils venaient de milieux très coincés, fermés, et pour eux la modernité, c'était ça. J'en dis quelque chose dans *Henri est en retard* : un enfant raisonnable, avec tous ces adultes très sexués – la maîtresse qui drague l'élan, les parents qui en réalité ne sont peut-être pas malades, le grand-père et sa bonne amie…



Les enfants qui lisent l'album me disent souvent que le grand-père n'est pas un « bon grand-père » ; pour moi, il n'a simplement pas la même hiérarchie des choses : ce qui est primordial pour lui, ce n'est pas que son petit-fils aille à l'école, c'est de ne pas louper cet instant avec son amie. Il ne hiérarchise pas les priorités de la même manière.

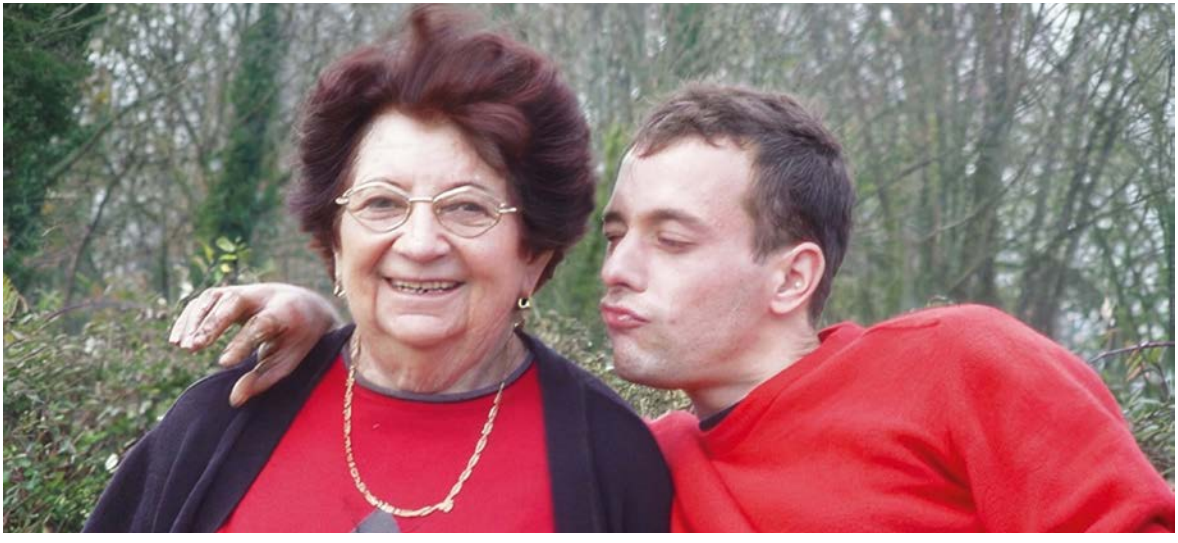
Puisque tu parles des grands-parents : il y a aussi des grands-pères, et plus encore de grands-mères, dans tes livres. Ce sont des figures qui comptent dans ta vie aussi ou pas du tout ?

Il y a surtout que les grands-parents, dans une histoire, font des figures adultes réconfortantes ; ça permet que le personnage d'enfant ne soit pas seul, mais quand même plus libre, peut-être, qu'avec un parent. Après, moi, j'ai adoré mes grands-parents. J'avais moins de liens avec mes grands-pères, mais mes deux grands-mères étaient l'image que l'on peut avoir de mamies de la ferme, auprès de qui tu vas chercher tes tartines de chocolat… Ensuite, il y a eu aussi les parents de ma belle-mère. Là, je suis arrivé dans un tout autre milieu social. Ma belle-mère, c'était l'opposé de mes parents.

Parce que c'était un milieu bourgeois ?

Pour tout ! Elle avait divorcé deux fois, elle avait vécu son enfance dans un vieux château avec une grand-mère extravagante, elle était née au Maroc, tout était très exotique. Elle faisait du bowling ! Ça a été une ouverture, cette adulte issue d'un tout autre milieu que mes parents. C'était une énorme lectrice aussi, pour le coup. J'ai mis du temps à aller voir dans ses livres,

parce que c'était intime, mais il y a eu tout à coup pléthore de livres à la maison. Les premières vacances avec elle, on passait d'abord à la librairie et chacun avait droit à un livre. Elle avait elle-même des parents divorcés, et cette grand-mère, très sophistiquée, avec un chignon façon héroïne hitchcockienne, elle fumait clope sur clope. Les adultes et les enfants mangeaient ensemble à table, ça discutait… Elle ne faisait aucun effort pour être spécialement sympathique avec ses petits-enfants, elle ne faisait pas de tartines… Si, elle a fait quelque chose, c'est me servir mon premier verre d'alcool ! Moins « mamie », donc, et en même temps elle disait « mes petits chéris que j'adore », des choses comme ça – l'antithèse absolue de ce que j'avais connu jusque-là.



Adrien et sa grand-mère, Edith Albert

Tu as connu des milieux assez différents…

Oui, mes parents ont essayé de s'inventer, d'aller voir ailleurs – même si ce sont des trajets assez classiques dans les années 1980. Pour ne pas rester à la ferme, mon père a commencé par faire du porte-à-porte, puis s'est retrouvé avec un poste à responsabilités, dans les assurances. Toute sa vie, dans la même boîte. Ma mère, elle, a été mère au foyer, jusqu'à ce qu'elle se retrouve célibataire à quarante ans, avec ses deux enfants. Là, elle a fait plein de petits boulots, dans plein de milieux différents. J'en ai gardé quelque chose : pendant mes études, j'ai été majordome, saisonnier, métallurgiste, gérant de salle de jeux vidéo, j'ai fait la cuisine pour des grands bourgeois…



Au feu Petit Pierre, 2014

J'avais ma petite livrée, on me sonnait… Ma mère à un moment était femme de ménage, elle s'était liée d'amitié avec sa patronne, une grande bourgeoise parisienne qui un temps m'a accueilli dans sa maison. Je ne suis pas très aventurier dans la vie, je fais peu de voyages, mais ça, circuler d'un milieu à l'autre, je peux. Je crois que j'ai toujours une curiosité à comprendre tous ces milieux. Même si je ne sais pas si je suis aussi souple qu'avant, parce qu'en vieillissant m'est venue la conscience politique. Ça fait que c'est plus difficile pour moi de jouer le jeu.

Le dessin, c'est une pratique que tu as depuis tout petit ?

Oui. Ma position sociale dans la classe à l'école, c'était d'être celui qui dessinait bien. Au collège, aussi, et même pendant mes études de droit. Cela dit, jusqu'au lycée, j'ai l'impression que c'était l'écriture qui était le plus important. Le truc qui avait vraiment de la valeur, là où il se passait quelque chose qui ne relevait pas que de l'amusement ou du jeu, quelque chose d'un peu fort. J'ai le souvenir de penser, en CE1, que j'allais devenir poète, de me mettre dans le jardin devant un sapin, à attendre que l'inspiration arrive, le crayon à la main… J'ai eu des correspondances : avec ma sœur, avec ma belle-mère aussi. Plus tard, avec mes amoureuses. Et puis, en première année des Beaux-Arts, je me suis mis à l'écriture automatique. J'écrivais, je m'enregistrais avec un dictaphone, je diffusais ça en accéléré, par pudeur en réalité, mais je le présentais comme quelque chose de performatif. Il faut dire aussi que tout ce qui était ouvertement narratif (texte comme image) était mal vu, dans ces années-là, aux Beaux-Arts. Ce qui a fait que j'ai fini par avoir un rapport pas simple à l'écriture.

Autant avec le dessin, je sais regarder, jouer sur des formes, autant l'écriture, c'est plus : « Ouf, j'ai réussi. » Je me méfie aussi beaucoup des effets poétiques. Lorsqu'on me dit d'un livre jeunesse qu'il est poétique, souvent, moi, je ne vois pas de la poésie, je vois des formes, des manières. Parfois, moi aussi je me risque à des petits effets de style, des allitérations, des choses comme ça, mais la plupart du temps ces petits effets passent à la trappe à la relecture. Je me dis « bon, tu ne sais pas écrire. Donc faisons factuel. Tu racontes quoi ? ». Je crois qu'il peut se passer quelque chose d'intéressant d'un point de vue littéraire non pas quand on essaie de le faire, mais simplement quand on tâche d'être précis et juste dans ce qu'on raconte.

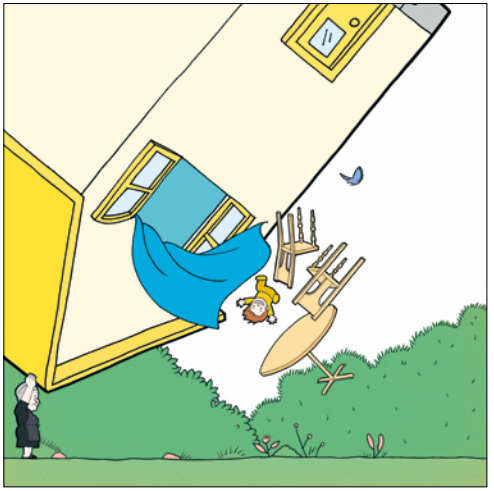
De la même manière, j'ai bien conscience que je ne suis pas un grand dessinateur, mais je vois que ça ne m'empêche pas de fabriquer des images. Et puis, à *l'école des loisirs*, on est là pour raconter, pour raconter des histoires. Peut-être que ça m'a été facile parce que j'ai appris à voir la peinture en regardant beaucoup de peinture religieuse, qui est une peinture qui n'a pas peur de raconter des histoires. Quand j'ai rencontré Anaïs [Vaugelade] et qu'on a parlé de « raconter des histoires avec des images », je lui ai dit : « Ben oui, la peinture italienne ! »

À ce propos, ton éditrice, Anaïs Vaugelade, m'a soufflé que Jésus était quelqu'un qui avait beaucoup compté pour toi…

Oui… J'y repensais récemment parce que j'ai lu le dernier livre d'Alain Guiraudie, dans lequel il est question de la foi, de la possibilité d'avoir la foi en étant excommunié, etc. Ma grand-mère maternelle, paysanne, était très catholique, on allait à l'église avec elle et mes cousins. C'était en



Un jouet qu'a eu Adrien



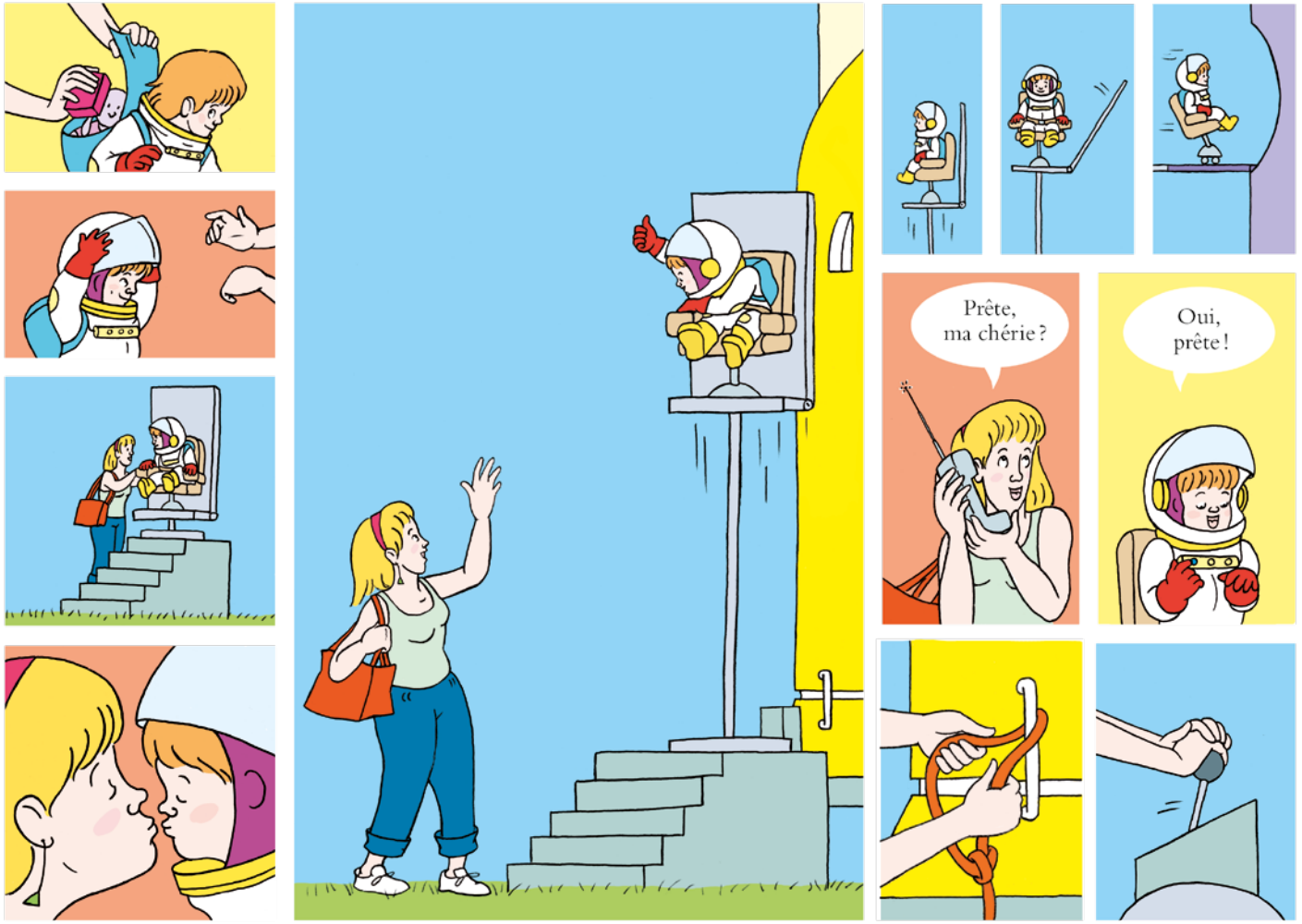
Chantier Chouchou debout, 2022

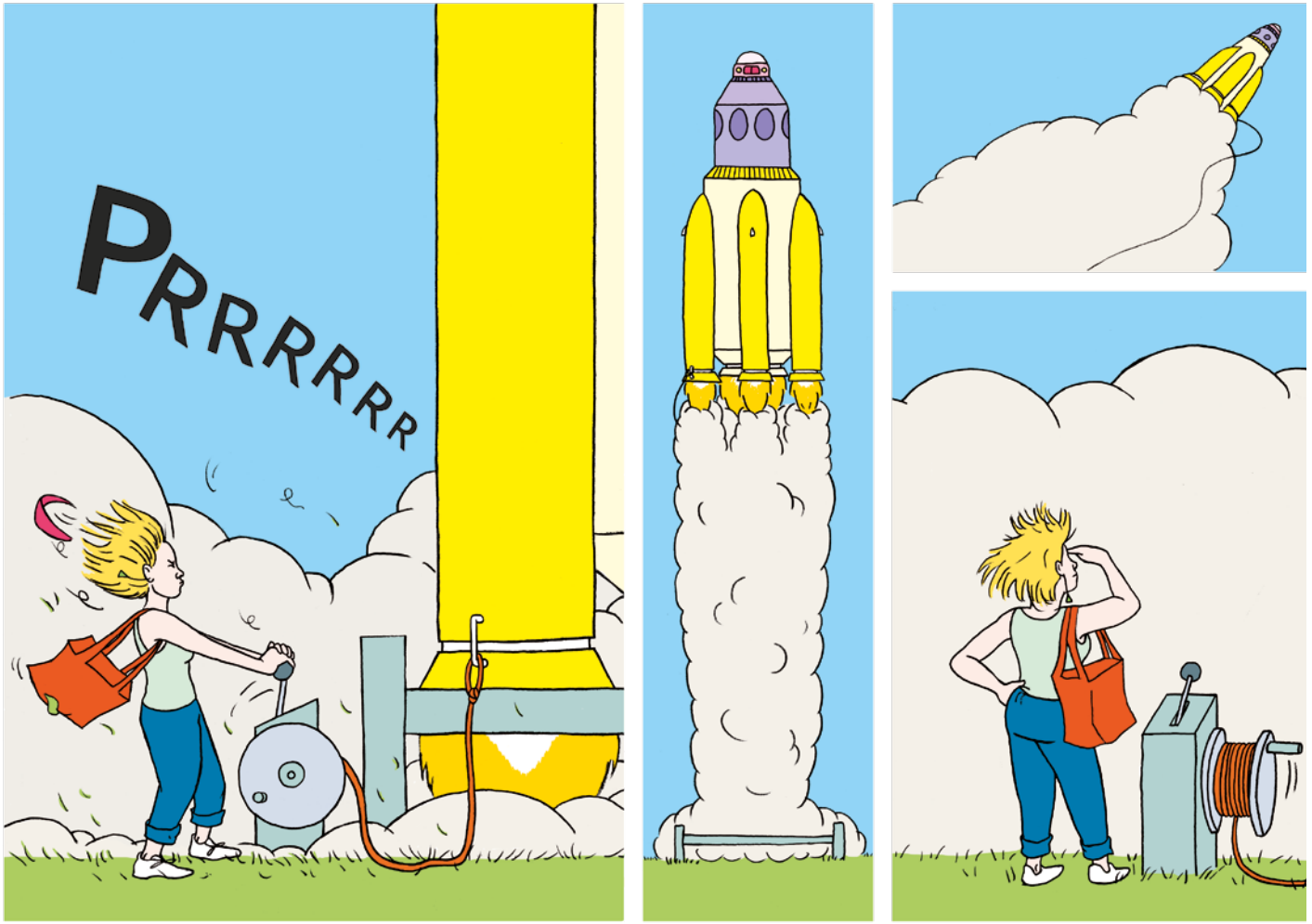


Le Bienheureux Ranieri Rasini délivre les pauvres d'une prison de Florence, Sassetta
Louvre, Paris, France © ErichLessing / Bridgeman Images

Vendée, dans le village où est née ma mère. J'ai été baptisé, j'ai des photos du baptême dans cet album dont on parlait tout à l'heure, mais je ne suis pas passé par la communion, ni le catéchisme. Or à la fin de la messe, tu communies avec le Christ : tu te lèves, tu mets tes mains en offrande, tu prends l'hostie, tu la manges. Ma grand-mère et mes cousins se levaient et je me souviens très bien, un jour j'allais pour me lever et on m'a dit : « Non, pas toi ! » Je n'avais pas droit au corps du Christ. Ils avalaient tous le corps du Christ, et moi, je n'avais pas le droit de manger le corps du Christ. D'abord, il y avait une curiosité de ma part – « il a quel goût, ce bonbon ? » – mais aussi : « Si je n'y ai pas droit, alors je suis du côté du diable ? » Ça n'a pas été un traumatisme, mais je suis sûr que c'est fondateur d'une manière de s'appréhender. Je suis sûr que ça a beaucoup compté dans mon grand attrait pour le Christ, la religion, l'Ancien Testament. J'y repense en ce moment, parce que, dans mon dernier album, le diable est un bébé, un ange qui n'a pas été aimé par Dieu.

Un été, chez ma grand-mère, il y avait un téléfilm italien des années 1980, qui présentait une espèce de vie du Christ, à rallonge, avec chaque jour un épisode. Je le suivais avec mes grands-parents. Le peu que je savais de Jésus-Christ est qu'il multipliait le pain, qu'il guérissait les aveugles, et surtout cette histoire de résurrection, il est monté au ciel… J'avais l'image d'un super-pouvoir. Ce mot, « transfiguration », ça a presque un côté Goldorak, Bioman ! Je regardais donc chaque jour ces épisodes, avec mon grand-père qui dormait, en réalité c'était très ennuyeux, mais j'attendais la montée du Christ au ciel. J'imaginais presque une fusée qui décolle : lui sur la croix, et la croix qui décolle… Et ça durait, ça durait. Un après-midi, je n'en pouvais plus, je suis sorti jouer dehors et quand je suis revenu dans la maison ma grand-mère m'a dit : « Ben ça y est, il a ressuscité ! » J'avais loupé le moment. J'étais dégoûté.


Prête, ma chérie ?
Oui, prête !



Quelques années plus tard, dans *Papa sur la Lune* (2015),
Adrien met en scène une « montée au ciel », pour aller voir papa.



The Line, Philip Guston, 1978

© The Estate of Philip Guston, courtesy Hauser & Wirth / © Photo : Genevieve Hanson

Tu avais quel âge ?

J'avais six ou sept ans, je crois. Mais même avant ça, tout petit, à un moment, j'ai pensé être la résurrection du Christ. On disait que le Christ allait revenir, je devais être à un âge où tu n'as conscience que de toi-même, de ta seule personne au monde – tu penses que le monde va changer parce que tu arrives, parce que tu es là. Donc j'ai pensé : je suis la résurrection du Christ.

Et puis, aux Beaux-Arts d'Angers, il y a eu, comme je te le disais, la découverte de la peinture italienne. C'était une petite école, les Beaux-Arts d'Angers, quelque chose de très familial, un moment génial, d'amitiés, d'amours, de joie, une bulle. En deuxième ou troisième année, on est tous partis en car en Toscane. Là, on passait nos journées à ne voir que des chefs-d'œuvre, des peintures religieuses. Florence, quoi… le syndrome de Stendhal, des crises mystiques, que tu le veuilles ou non. On logeait dans un petit village qui est exactement celui que l'on voyait sur les peintures : tu rentres le soir et tu vois un chef-d'œuvre de paysage… On a tous été marqués, bouleversés par ce qu'on a vu. Je me souviens notamment de Fra Angelico, un peintre primitif de la Renaissance italienne, qui était moine. Il était moine et il dessinait. J'y repensais cet après-midi parce que je suis allé voir l'exposition de Philip Guston au musée Picasso. Il y parle de la peinture italienne et de son rapport au sacré. Fra Angelico, devenu Beato Angelico, peintre et moine : il était moine et il peignait et dessinait. Tu peux visiter le monastère où il a vécu, on y voit des retables, mais surtout il a peint une fresque dans chaque cellule. Dans chaque alcôve, il y a une grande fresque incroyable. Le dessin l'a amené à devenir Beato Angelico. J'ai un peu honte de dire ça, mais…

Son lien à la religion se faisait par le dessin et son lien au dessin, par la religion. Si je me dis que moi, j'étais du côté du diable, peut-être que ce lien mystique, je le rattrapais avec le dessin.

Théorie intéressante !

Au-delà de cet intérêt historique, on a tous des petites quêtes métaphysiques, on se demande comment se relier à plus grand que soi. Je ne dis pas que je fais des livres pour enfants pour me raccorder à Dieu – faut pas faire de raccourcis. Mais je vois bien que quand je dessine… est-ce que c'est de la transfiguration ? Disons qu'il y a des moments où tu es emporté. Ce peintre dont j'ai vu l'exposition, Philip Guston, parlait d'une troisième main qui dessine. On entend aussi des écrivains qui racontent qu'ils se voient écrire. Cette troisième main, parfois quand tu es à fond dans un dessin… même en n'ayant pas été accueilli par Dieu… peut-être que le dessin touche à cela.

Tu disais que petit tu voulais être poète, comment tu en viens à faire du droit, finalement ?

Je pense que si quelqu'un m'avait dit : « Tu sais, il y a des options arts plastiques au lycée », j'aurais fait ça. Avant les Beaux-Arts, je ne connaissais pas les Beaux-Arts. Comme je préparais un bac ES (éco-socio), la conseillère d'orientation m'avait dit : pour toi, c'est soit droit, soit économie. La grande sœur d'un copain, dont j'étais vaguement amoureux, était en droit. Je suis allé assister à un cours sur l'histoire du droit au Moyen Âge, les ordalies, j'ai trouvé tout ça génial, tout comme je trouvais formidable l'autonomie de la fac.

C'est toujours un peu risqué, ce genre de théorie, mais à ce moment-là de l'adolescence, dans ma famille, il y a eu un moment où plus rien ne tenait, une période très tordue. Je crois que « faire des études de droit », un truc « droit », ça m'a m'attiré. La première année, j'étais à Nice, j'étais très content, j'ai eu des super notes. J'ai toujours aimé étudier. En droit, on écrit des pages et des pages, on écrit beaucoup, on va en bibliothèque, on cherche des définitions. C'est très littéraire : on passe son temps à définir les mots. J'ai adoré ça.

En deuxième année, je suis parti vivre chez mon père, à Angers. Là, comme j'étais dans une famille beaucoup plus structurée, je me suis autorisé à me lâcher, j'ai découvert la fête, les copains. J'ai poussé jusqu'à la licence, en droit public. Mais sans aucune idée de ce que je voulais faire, professionnellement. Or, si tu n'es pas un peu tenu par une ambition, à ce moment-là, le droit, ça commence à devenir dur… j'ai dû repasser des partiels, et le fait de me voir mauvais… je me suis dit : basta. J'ai pris une année sabbatique, j'ai travaillé et, pendant un boulot de cueillette de pommes, j'ai sympathisé avec une fille qui était aux Beaux-Arts. Elle m'a invité à une soirée avec ses amis de l'école – je les ai trouvés drôles, beaux, intelligents. Je sortais de ce milieu très fermé du droit à Angers, un milieu de familles catholiques, parfois d'extrême droite. C'est aussi ça qui m'a fait bouger. J'ai découvert ces étudiants, et je me suis dit : « Donc il existe une école où tu dessines toute la journée ? » Moi je gribouillais un peu, je dessinais, mais pour présenter le concours d'entrée, ce n'était pas assez.









Adrien aux Beaux-Arts

Avant cela, tu ne t'étais jamais représenté que tu pourrais faire une école d'art ?

Non. Et si on m'avait parlé de la Fémis, à cette époque, je pense que j'aurais tenté de passer le concours. Je suis quelqu'un qui s'intéresse beaucoup à la peinture mais je n'ai pas une grande culture. En cinéma en revanche, j'ai quelque chose comme une cinéphilie, depuis le lycée je vais beaucoup au cinéma.

À ce moment-là, je suis parti deux, trois mois à Miami rejoindre ma grande sœur. Elle y était serveuse, je passais mes journées dans ces cafés-librairies qu'il y a là-bas (le café filtre y était « à volonté », pas cher), et j'ouvrais des livres, au hasard, et je dessinais. Je recopiais des images. Les photos de Nan Goldin, par exemple, je les ai beaucoup dessinées, parce que je les trouvais fortes, mais je n'avais aucune idée de qui elle était. Tout ça dans le but de préparer les concours des Beaux-Arts, mais de manière un peu floue. Cette année-là, j'ai accumulé les boulots : dans un atelier de métallurgie, à Nice, puis chez Quick… tout en lisant des manuels classiques d'histoire de l'art, les chroniques sur l'art des *Télérama* de ma belle-mère… en essayant de comprendre un vocabulaire, pour pouvoir ressortir quelques formules… J'essayais de trouver des biais, à ma façon de garçon inculte. J'avais l'exemple de ma mère, qui a toujours su manœuvrer pour ne pas afficher son milieu social, elle était très malicieuse, espiègle. J'y suis allé avec cet outil-là. Et j'ai passé le concours des Beaux-Arts d'Angers. Les étudiants de cinquième année avaient organisé pour ceux qui passaient les concours une espèce de bar d'accueil, ils proposaient un logement, de dormir chez l'un ou l'autre, il y avait vraiment quelque chose de très chaleureux.

Ça a été cinq années géniales. Je ne me suis spécialisé en rien, j'ai touché à tout : céramique, performances, vidéo, dessin… J'ai vraiment papillonné, pendant ces cinq ans. On participait aux boulots des autres. Certaines journées, tu commences par te filmer toi-même tombant d'une chaise, puis tu rejoins quelqu'un qui a besoin de ton corps pour mouler un plâtre, puis tu vas te jeter dans la rivière pour le film d'une copine… Il y avait aussi une professeure de culture générale qui était un peu comme notre maman, Jacqueline Ott. C'était une femme géniale. Elle avait été chanteuse lyrique, en musique contemporaine. Un jour, elle nous propose d'écouter Luigi Nono et nous demande : « Ça vous évoque quoi ? » « Des bruits de succion de spaghettis. » Elle avait dit : « Demain, on réserve une salle, rendez-vous à 9 heures, et moi je fais une grande cocotte de spaghettis bolognaise. » Elle est arrivée avec une grande casserole de pâtes qu'elle avait cuisinées, pour nous, ses petits. On s'installe, c'est un grand banquet, façon la Cène. Sur la table, on avait posé un petit navire, je ne sais plus pourquoi. Une caméra filmait en gros plan le petit navire. Elle nous sert à tous des spaghettis, on mange, on fait bouger la table, on crache nos spaghettis comme si notre banquet avait lieu sur le bateau, en pleine tempête, et donc le petit navire se fait fouetter par des vagues de spaghettis. Tout est retransmis sur une petite télé, c'est drôle et même mieux que ça, c'est un moment de grâce. Je me souviens qu'on disait : « Jacqueline, il faut qu'on appelle tout le monde ! » Elle avait répondu : « Mais non, nous on a vécu ça, et c'est bien comme ça. »

Je me sens riche de ça, d'avoir eu ces cinq ans de partage. Il y avait une école de danse contemporaine importante à Angers, le CNDC [Centre national de danse contemporaine], avec des étudiants



Carnet de recherches pour *Claude et Morino*

venus de partout et des ponts étaient faits entre les deux écoles. Je me suis retrouvé à faire beaucoup de vidéos, pour eux, et donc à regarder beaucoup de danse contemporaine. Et parfois à intervenir sur les chorégraphies. C'était aussi un univers. Tu déplaces un truc, et hop ça fonctionne.

Ce que tu décris là, on peut imaginer que tu le retrouves dans ta pratique d'auteur d'albums… Lorsqu'on regarde tes albums, on n'est pas surpris que la chorégraphie t'intéresse. Et que tu sois cinéphile. Il y a quelque chose de fort sur le cadrage, dès le tout premier, *Seigneur Lapin*…

Oui. Anaïs [Vaugelade] et moi, sur les albums, on travaille énormément le découpage, le montage. La chorégraphie, je la retrouve par exemple dans *Claude et Morino*, dont l'histoire s'est écrite « au plateau », comme on dit. J'ai pris les personnages et je les ai fait jouer. « Dansez ensemble, pour voir. » « Allez plus vite. » « Disputez-vous… » Ça a vraiment débuté comme ça.

Un album, tu peux le mentaliser, tu peux l'avoir en tête entièrement. Une BD, tu ne peux pas avoir en tête toutes les cases, de toutes les pages, d'autant que je n'avais jamais fait de BD… J'y suis donc allé « à l'inconscient ». Or, c'était une période intense, dans ma vie. Aujourd'hui, quand je reviens sur ce livre, tout me saute à la tronche, mais je n'en savais rien en l'écrivant. Anaïs m'a dit l'autre jour : « En gros, quand tu n'as pas conscience de ce dont tu vas parler, tu parles d'amour. » [rires] Et c'est vrai que *Claude et Morino*, c'est une histoire d'amour. Il y a cette réplique : « Avant toi, j'étais mort », et puis à la fin : « On n'a qu'à faire comme si la malédiction existait. » C'est une bonne définition de ce que c'est que d'aimer, je trouve.

Quel genre de choses tu dessinais, à l'époque des Beaux-Arts ? Je crois que ton « style » était très différent, à ce moment-là. Est-ce qu'on retrouve quelque chose de ton travail de l'époque, dans celui d'aujourd'hui ?

Le lien entre tout ce dont on parle depuis le début, entre l'encyclopédie des images de ma mère, le droit, les Beaux-Arts et ce que je fais maintenant, c'est le rapport à la recherche, à la documentation. Aux Beaux-Arts par exemple, je passais mon temps à la bibliothèque. Tu me donnais un sujet, j'allais définir chaque terme. J'aime me documenter. Peut-être par manque de confiance, j'ai beaucoup copié. Gamin, j'ai copié des bandes dessinées, des photos de robe, je pouvais dire : « Ça, c'est une robe de Dior, période Gianfranco Ferré !… »

Et encore aujourd'hui, c'est souvent ma porte d'entrée dans le travail. Pour *Simon sur les rails* par exemple, j'ai pioché dans *La France de Raymond Depardon*. Au final, ça ne marchait pas complètement, il n'en reste pas grand-chose. Mais ne serait-ce que parce que j'ai fait un détour par ça, le livre en garde quelque chose, je pense. Je ne fais pas ça pour la caution culturelle, au final personne ne se doute. Mais moi j'y trouve du plaisir. C'est comme une forme de collages. Et ça aide à se projeter dans un livre qui n'existe pas encore.

Aux Beaux-Arts, je croyais que l'art passait par la dépression, la mélancolie, façon expressionnisme allemand. L'idée était : j'y vais avec mes tripes, je me mets le doigt dans la bouche, je balance des seaux d'encre de Chine… Je meulais des meubles que je brûlais au chalumeau dans une ambiance

d'incendie, sur fond de photos d'enfance en grand format. Parce que j'avais vingt ans et qu'il fallait « que ça sorte », mais aussi parce que je croyais qu'être artiste, ça passait par là. Je ne savais pas qu'on pouvait avoir une démarche intellectuelle, cérébrale, que ça pouvait se construire. Jusqu'à la lassitude, ce moment où je me suis dit : je ne vais pas me faire vomir toute ma vie, c'est juste embarrassant. L'année du diplôme, c'était un peu l'année de trop.



« Mauvaise mine », Rotring et lavis sur papier, 2007



« Dents », encre de Chine sur papier, 2007
On reconnaît le « diable » que l'on trouvera dans le premier livre d'Adrien, *Seigneur Lapin*.



Peux-tu dire comment tu rencontres Anaïs Vaugelade, qui est donc devenue ton éditrice ? Quel projet avais-tu envoyé ?

À cette époque, je faisais un peu de dessin de presse, pour *Libération*, notamment. Dans ce type de travail, tu fais un dessin, tu envoies un mail, tu reçois un chèque un mois plus tard, mais humainement, il ne s'est rien passé. C'était triste, et je souffrais pas mal de la solitude. Car pour moi, l'envie de rentrer dans la vie active, c'était l'envie d'échanger… C'est à ce moment-là que j'ai rencontré Anaïs, qui m'a fait des retours sur mon premier livre. Et là, je me suis dit : c'est génial. Aussi parce qu'humainement il se passait quelque chose.

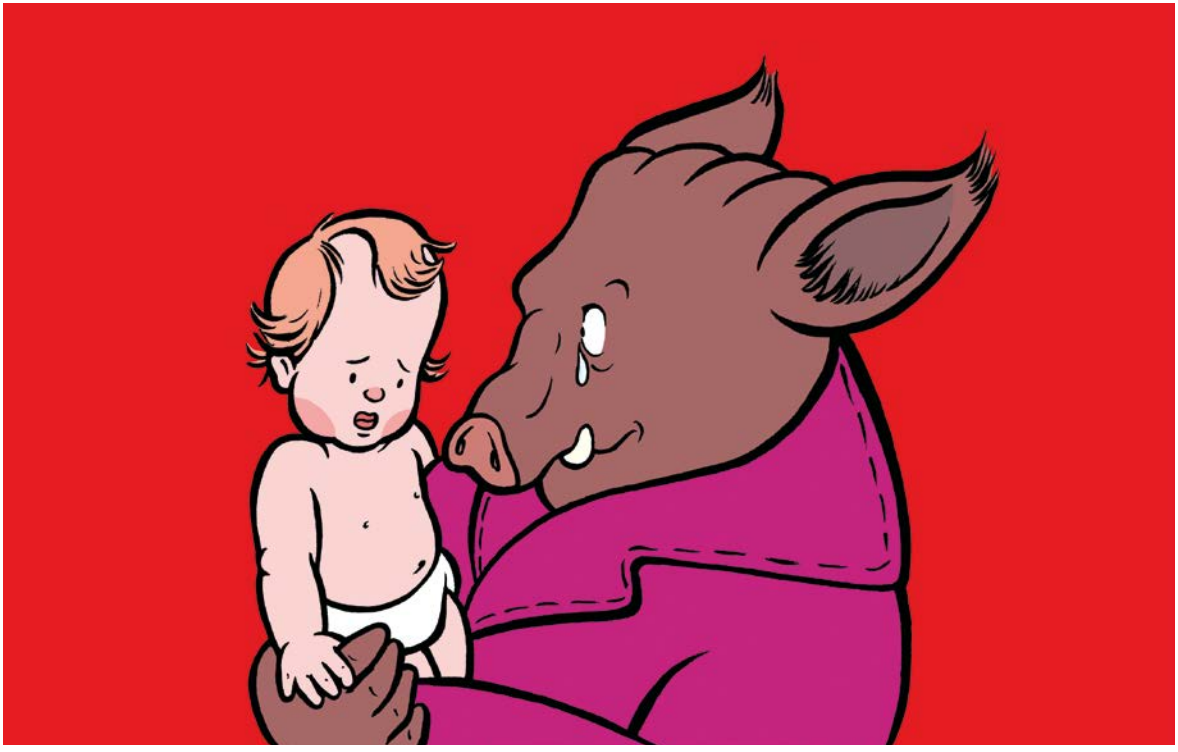
J'avais envoyé un bestiaire chinois, par la poste, au comité de lecture de *l'école des loisirs*, et c'est elle qui m'avait répondu. En tant qu'autrice, elle savait que s'exposer à envoyer un projet, ce n'est pas rien, alors elle avait le souci d'ajouter à son refus quelque chose de constructif. Elle a ajouté à sa réponse de refus une note encourageante : « Si un jour vous faites une histoire, envoyez-la-moi. » J'étais tellement désespéré que j'ai pris ça pour une commande. J'étais à deux doigts de faire un CAP cuisine à ce moment-là (parce que je travaillais comme cuisinier dans des maisons bourgeoises, je préparais des repas). Donc, j'ai fait un vrai premier projet d'album, et je l'ai envoyé. Lors du premier rendez-vous de travail, elle m'a dit, en gros : « C'est bien, mais il faut tout refaire. » Et elle m'a expliqué, étape par étape : j'ai trouvé ça passionnant. C'est là que je me suis dit : « Artiste, ça va pas être pour moi ; faisons de l'illustration. » Je me souviens que, à ce premier rendez-vous avec elle, elle m'a aussi parlé argent – sans même que j'aborde le sujet,

et ça m'avait mis en confiance, qu'elle le fasse, parce qu'à cette époque c'était pas drôle pour moi sur ce plan-là. Et puis bien sûr, au-delà de l'argent, c'était une stimulation intellectuelle : Anaïs m'avait proposé de venir lire au comité de lecture avec elle, sur les projets adressés à *l'école des loisirs*. En fait, ce comité, c'était elle seule. Elle devait trouver des jeunes auteurs pour Arthur Hubschmid. Il y avait à l'époque une grande bibliothèque, ici, dans les bureaux, avec tous les livres du fonds de *l'école des loisirs*. De semaine en semaine, elle me formait à ce qu'est un album narratif. Pendant ces discussions, à un moment elle m'a montré *Biboundé* de Michel Gay. Elle m'a dit : « Lui, il est vraiment très doué pour le mignon. » Après ces années aux Beaux-Arts à faire du sombre, je me suis dit : « C'est ça ! Moi aussi je veux faire du mignon ! » Et ce n'est pas rien, comme ambition. Et comme je n'ai pas la sensualité de Michel Gay dans mon trait, j'ai dû la construire dans la mise en scène. Par des situations, des images qui allaient raconter cette tendresse. Mon complexe de ne pas être très bon en dessin a fini par passer, j'ai trouvé je crois comment en faire mon affaire.

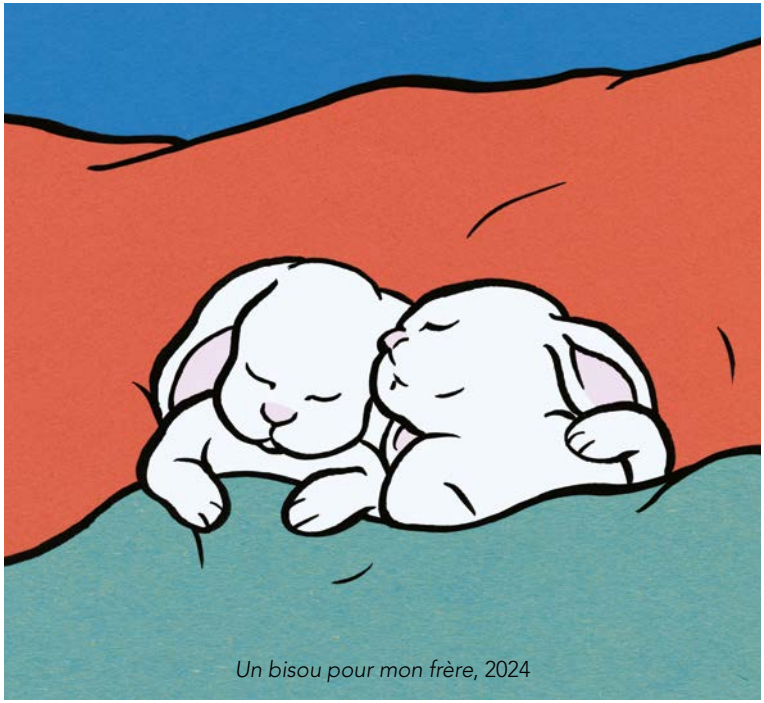


Cousa, 2010

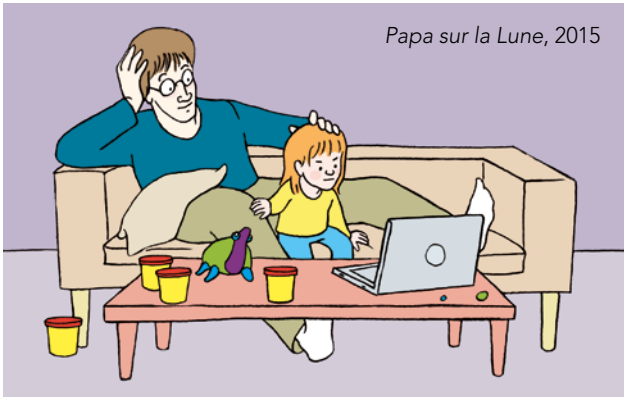
Il y avait aussi, derrière tout ça, une manière de considérer vraiment la littérature de jeunesse, et donc les enfants. C'est aussi ça qui m'a touché. L'album, c'est un objet bâtard, des images et du texte, lu par une grande personne. Mais on allait le faire avec la plus grande attention, le plus d'intelligence, le plus de cœur possible.



Camille est un ange, 2026



Un bisou pour mon frère, 2024



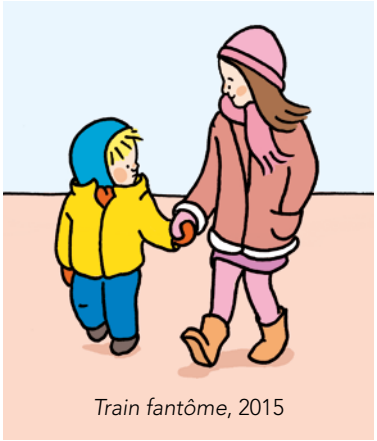
Papa sur la Lune, 2015



L'Antarctique de Simon, 2018



Chantier Chouchou debout, 2022



Train fantôme, 2015

ChocoTrain, 2024

Quand on regarde la dernière image de *Un bisou pour mon frère*, on se dit que maintenant, tu y parviens avec force, à faire du mignon. Est-ce que tu vois une évolution entre ton premier album, *Seigneur Lapin*, et celui que tu viens de terminer ?

Alors, il y a aussi le fait que maintenant, j'ai un petit garçon : je vis la mignonnerie au quotidien. Cette image dont tu parles, c'est mon petit garçon quand il dort avec moi. D'ailleurs, quand il l'a vue, il m'a dit : « Tu m'as copié ! » Je me souviens qu'à mes débuts d'illustrateur j'ai pu avoir un sentiment d'imposture, et que je me suis dit que j'allais en faire un outil, comme un réalisateur qui choisit de se rejouer l'histoire du cinéma : « Je vais faire un film de zombies, un western. » De la même manière, je me suis dit : « Ah, il y a des livres de pompiers ? Alors, je vais faire un album de pompiers. Des livres qui font peur, des livres documentaires ? », et ainsi de suite… Et à un moment, le sentiment d'imposture a disparu.

Mais maintenant, je sais me mettre au travail, je n'attends plus que l'histoire me tombe dessus par la grâce de Dieu. Lire, chercher, prendre de la matière : je sais y aller. Ça rend les choses beaucoup plus ludiques. La vraie grosse différence, depuis *Chantier Chouchou debout*, c'est que je m'amuse beaucoup plus. J'ai peut-être plus de confiance. Et puis, même si ce n'est pas la richesse financière, c'est plus confortable, je peux un peu plus voir venir. Je sais qu'au final ça va se faire. Je sais que je galère toujours sur les couvertures, mais que je n'ai jamais rendu un livre avec une couverture blanche, donc : ça va se faire.

Je crois que tu utilises parfois, pour parler de ta façon de fabriquer des albums, l'image du tour de manège. Tu peux m'expliquer ?

Pour la quatrième de couverture de *Train fantôme*, j'avais dessiné le code-barres sous forme de « bon pour un tour »… et ça m'a fait penser qu'un livre pour enfants ce n'était pas si loin du carrousel. Quand on fait du manège, petit, dès que le tour est fini, on se lève vite pour choisir un nouveau véhicule et refaire un tour. À chaque nouveau livre, de la même manière, j'ai envie de proposer à mes lecteurs un nouvel engin. Dans le dernier livre, la licorne à roulettes, par exemple, ou le bateau dans les bayous. Chaque livre comme un nouveau tour de manège que je propose aux enfants, avec de nouveaux moyens de transport.

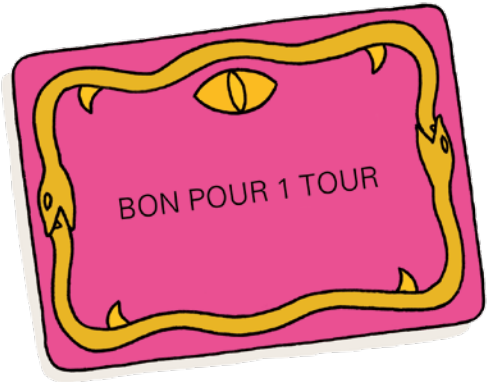
Est-ce que tu te souviens de ce que tu voulais devenir, comme adulte, quand tu étais petit ?

Je voulais être grand-père, moine ou clochard. Auteur jeunesse, ce n'est pas si éloigné… [rires]

Ce serait la rencontre des trois ?

Oui, c'est ça [rires]. Voilà !

Très bien, merci Mathilde, j'ai gagné quelques années de psychanalyse.



Adrien répond…

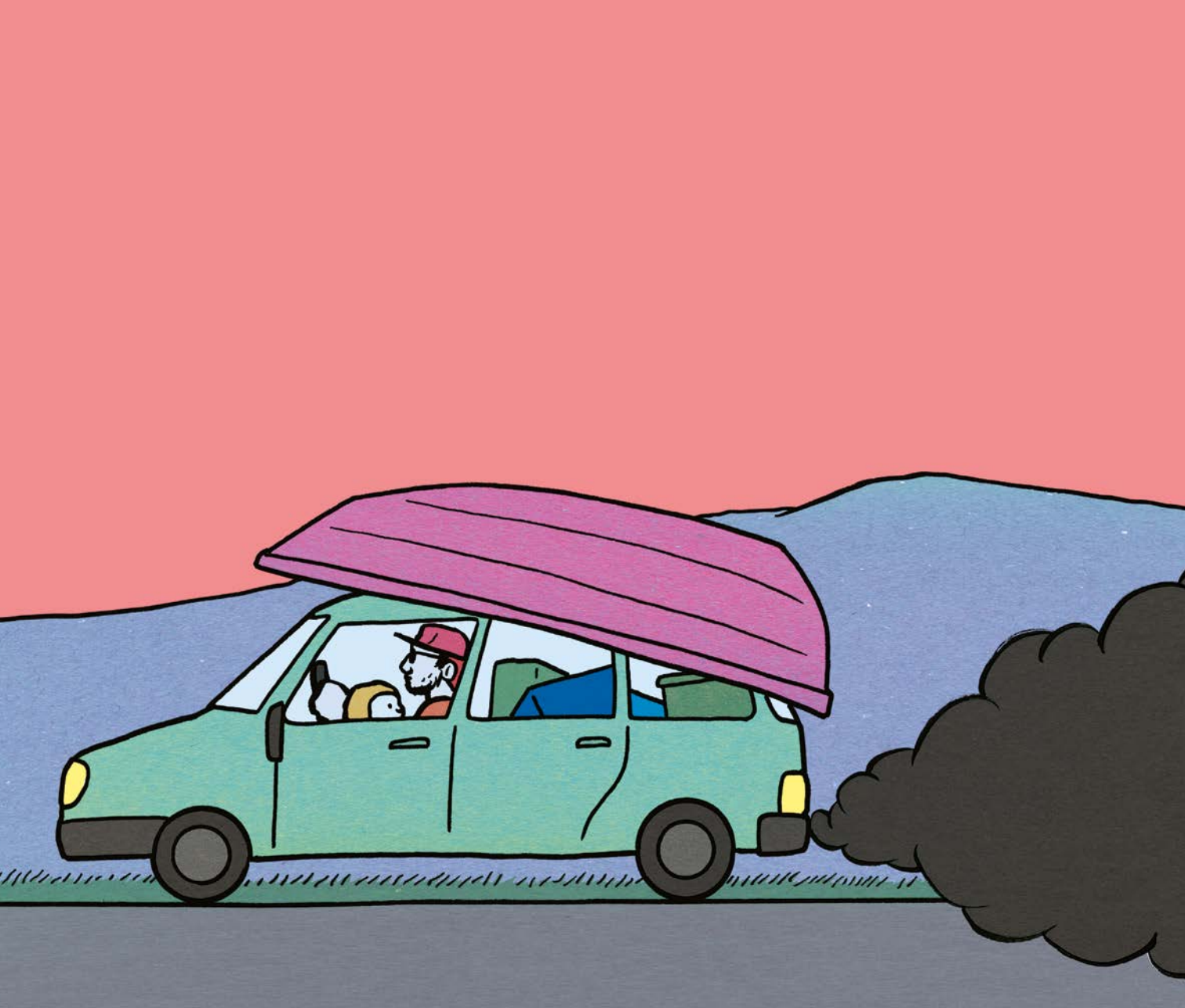
à la question de la classe unique de l'école de Quintillan, Corbières

Les enfants : *Adrien Albert, est-ce que tu aimes ton métier ?*

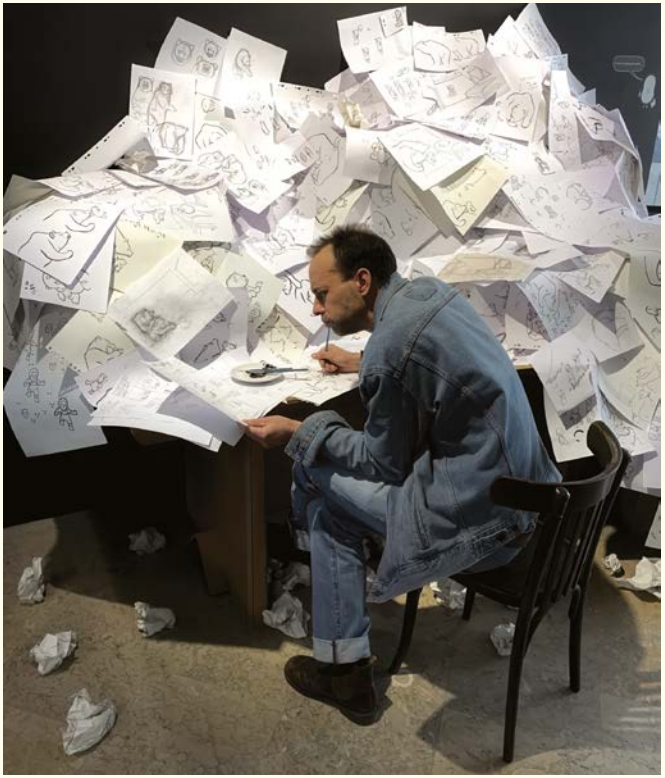
Adrien Albert : *J'aime mon métier parce que je l'ai choisi ; ce qui est désagréable, c'est de faire un métier que l'on subit. Après, comme pour tout métier, il y a des avantages et des inconvénients. Si ce que tu veux, c'est gagner beaucoup de sous, il ne faut pas choisir ce métier. Si ce que tu aimes, c'est passer tes journées dehors, en plein air, il ne faut pas choisir ce métier. Si ce que tu souhaites, c'est travailler à plusieurs, et faire plein de rencontres, il ne faut pas choisir ce métier.*
Moi, ce que je voulais plus que tout, c'était dessiner. C'est ça que j'aimais. Ce que je n'avais pas prévu, c'est que j'allais aimer encore plus dessiner pour raconter des histoires ; et que dessiner pour raconter des histoires à des enfants, ce serait mon métier parfait.



Henri est en retard, 2016







ISBN 978-2-211-35745-6 / 09.2026
Édition hors commerce interdite à la vente.
Envoi gratuit par quantité sur simple demande à
edl@ecoledesloisirs.com